

LIVRES



Lettres québécoises Page D 3
Le feuilleton Page D 5



Riopelle Page D 9
Formes Page D 10

LE DEVOIR, LES SAMEDI 8 ET DIMANCHE 9 NOVEMBRE 1997

Annie Ernaux

Une écriture blanche sur fond noir

Quand l'auteur ne met aucune distance entre le réel et son écriture

ROBERT CHARTRAND

Ni romans, ni nouvelles, ni même simples récits, avec la sécheresse apparente de comptes rendus, les livres d'Annie Ernaux tentent de restituer des pans de réalité, sans effets de style. L'écriture est blanche, quasi transparente. Comme s'il n'y avait aucune distance, nulle médiation entre le réel et nous; d'où le malaise, le sentiment d'indiscrétion qu'on peut ressentir à leur lecture. L'auteure y parle de son père (dans *La Place*, Prix Renaudot 1984), de sa mère (dans *Une femme*), d'une de ses liaisons (dans *Passion simple*) sans apprêts, avec le seul souci de rendre les personnes et les événements tels quels.

Il en est de même pour *La Honte* et pour *Je ne suis pas sortie de ma nuit* qui viennent de paraître coup sur coup, cette année.

Une tentative d'assassinat

Le premier s'ouvre par une véritable scène, scène de ménage, scène primitive à sa façon, à laquelle assiste la fillette Ernaux, un certain jour de 1952: «*Mon père a voulu tuer ma mère, un dimanche de juin, au début de l'après-midi.*» Surgit ainsi, chez ces petites gens, dans ce couple de provinciaux conservateurs, épris de respectabilité, la brutalité qu'on lit dans les faits divers et qui n'arrive — c'est bien connu — que chez les autres.

«*Pour moi, écrire ce livre, c'a été une véritable transgression. J'avais gardé ce souvenir pour moi, ne l'ai confié qu'à quelques rares intimes. En écrivant, j'ai franchi un interdit personnel; et à partir de cet incident, j'ai exploré toute cette année 1952.*»

La Honte, il me semble, est proche de *Passion simple*: n'y a-t-il pas dans les deux un dévoilement, la mise au jour d'un événement intime, très privé?

«*En effet, il y a, à l'origine de ces livres, la même volonté d'aller jusqu'au fond des choses.*»

L'événement capital est donné dès le départ, ce qui donne au livre un ton de tragédie.

«*Oui, j'ai vraiment choisi de placer cette scène au tout début. Il fallait que ce soit la scène inaugurale du livre, car elle l'a été pour moi, dans ma propre vie. En effet, c'est à partir de ce moment précis que j'ai commencé à avoir la mémoire des dates. Auparavant, j'avais des repères plus ou moins flous. Mais ce jour-là, je suis littéralement tombée dans le temps.*»

Est-ce aussi à ce moment que s'est ouverte cette fracture qu'elle a évoquée dans d'autres livres, cette étrangeté définitive qu'elle a ressentie par rapport au milieu étriqué de sa famille?

«*C'est à cette époque, oui, que s'est développée ma conscience sociale: d'où l'épisode, honteux pour moi, où ma mère vient me chercher à l'école en chemise de nuit et celui du voyage à Lourdes avec mon père.*»

Et ses parents, eux, ont-ils changé à la suite de cette explosion de violence de son père? A-t-elle remarqué entre eux un changement quelconque?

VOIR PAGE D 2: ERNAUX

QUI ÉTIEZ-VOUS, JEAN ÉTHIER-BLAIS?

Il ne l'a vu qu'une seule fois. Sa rencontre avec Jean Éthier-Blais fut brève — à peine 24 heures — mais son intensité lui laisse la tête encore pleine de souvenirs. Le jour où l'homme de lettres est décédé, un malheureux hasard a fait que Martin Doré était dans l'avion, en direction de Montréal, impatient de serrer une deuxième fois la main de ce grand personnage littéraire dont il avait lu l'œuvre en entier. Faute d'avoir mieux connu Éthier-Blais, Martin Doré a décidé de concocter un livre-hommage. Pour saluer l'importance de son œuvre. Mais aussi pour se permettre de le connaître davantage...

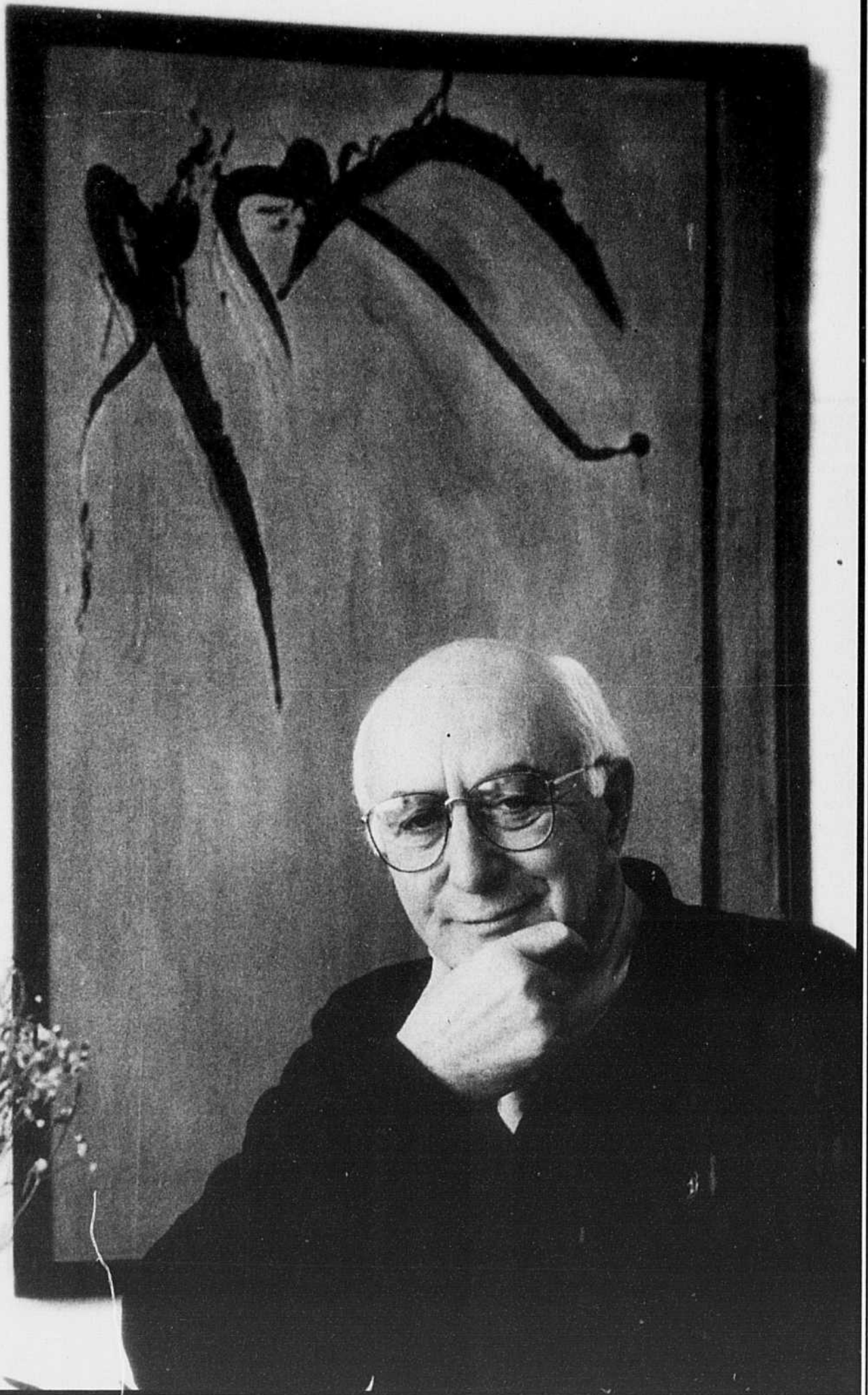
MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

Cette semaine, à Montréal, la mémoire de Jean Éthier-Blais reçoit un grand souffle. Pour rendre hommage à son apport à la littérature québécoise, pour rappeler l'ampleur et la diversité de ses écrits, pour élever sa réflexion et la remettre en contexte, deux événements, mariés l'un à l'autre et réunissant plusieurs de ses amis: à la fois un colloque et le lancement d'un livre.

Ils sont donc nombreux à faire revivre en paroles, à coups de souvenirs échangés et de pages lues et relues, l'auteur, le critique, le professeur aussi et puis l'ami. Éthier-Blais: dictionnaire de lui-même, en guise de thème pour ce 15^e Colloque des écrivains. Et aussi le lancement d'*Une vie d'écriture*, un livre regroupant des hommages à Jean Éthier-Blais, disparu subitement en décembre 1995, et dont la vie a été entièrement occupée et vouée à la littérature, celle qu'on lit, qu'on écrit, de laquelle on s'abreuve, dont on parle aussi.

Martin Doré, aujourd'hui la quarantaine, a d'abord connu Jean Éthier-Blais quand il était critique littéraire au *Devoir*. Jeune homme, déjà attiré lui-même par les multiples facettes de la littérature, Doré savourait alors les critiques du personnage publiées chaque samedi dans le quotidien. Plus tard, entraîné dans des études universitaires qui le menèrent jusqu'en Suisse, il allait retomber par le plus pur des hasards sur un article signé par Éthier-Blais. C'est à ce moment que germe l'idée d'un livre regroupant l'ensemble des articles signés par le critique.

VOIR PAGE D 2:
ÉTHIER-BLAIS



Jean Éthier-Blais photographié il y a cinq ans devant une toile de Madeleine Ferron.

PHOTO THÈQUE LE DEVOIR

MIM D'OR 97

COLLECTION GLOBE TROTTER
Un jeu d'aventures éducatif qui vise à se familiariser avec la géographie physique et humaine du monde.

26,95 \$/ch. rég. 34,95 \$

DM DIFFUSION MULTIMÉDIA
<http://www.diffm.com>

des aventures multimédia excitantes





Destination CHINE Destination INDE Destination ASIE

LA GRANDE AVENTURE CANADIENNE
vous fera explorer l'immense territoire canadien. Du Yukon à la Gaspésie en passant par le Labrador, le lac Supérieur, les Badlands et le fleuve Fraser, vous pourrez fureter à votre rythme dans un album vivant.

44,95 \$

Prix spéciaux en vigueur jusqu'au 31 décembre 1998

CD-ROM HYBRIDE

reg. 59,95 \$

44,95 \$

disponible dans toutes les bonnes librairies

L I V R E S

PROFIL LITTÉRAIRE

ERNAUX *Dégradation inexorable*

SUITE DE LA PAGE D 1

«Non. En tout cas, ça ne les a pas du tout désunis. Peut-être étaient-ils allés au bout de quelque chose lors de cette scène, et qu'ensuite l'incident a été clos, je ne saurais dire. Ça, c'est le mystère des familles; c'est ce qui est complètement opaque. En ont-ils reparlé entre eux? Je l'ignore. En tout cas, à moi, non.»

Comment a-t-elle ressenti la chose, sur le moment?
«C'a été un choc de découvrir que ce qui se passait dans les familles de certaines de mes amies s'était produit, cette fois, chez moi. Et mon cerveau, soudain, s'est mis à ralentir: moi qui n'avais jusque-là jamais eu à étudier, pour qui l'école était un simple jeu, voilà que j'avais de la difficulté, que je devais m'efforcer d'apprendre. Comme si tout fuyait, désormais. Quoi qu'il en soit, si je pense à l'écriture, je me rends compte que, chez moi, un livre en cache toujours un autre. Après La Place, qui parlait de mon père, il y avait celui-ci, qui n'était pas écrit.»

Quant à Je ne suis pas sortie de ma nuit, c'est le journal qu'a effectivement tenu Annie Ernaux de 1983, l'année où on découvre que sa mère a la maladie d'Alzheimer, jusqu'à la mort de celle-ci en 1986. Annie Ernaux y relate au jour le jour, avec une minutie quasi effrayante, la dégradation inexorable de l'état de sa mère.

«J'ai écrit ces lignes en vivant des émotions très intenses. C'était douloureux et bouleversant jusqu'au profond de l'être. Les mots me venaient dans leur violence, dans leur brutalité, sans même que j'aie le souci de réfléchir quoi que ce soit. Ce journal ne devait pas être publié. Si j'ai décidé de le faire, c'est qu'à mon avis il y avait quelque chose qui se disait là, pour les autres.»

Car c'est aussi un livre, un récit avec sa structure, même s'il n'a pas été voulu ainsi.

«C'est terrible à dire, mais il y a même une progression, comme dans un roman. Mais ici, c'est la mort qui progresse. Sauf qu'à l'époque, je ne le savais pas.»

Ce qui est également troublant dans ce livre, mais tout à la fois très beau, c'est de voir que se dessine entre les deux femmes, malgré l'état de la mère, une connivence, une sorte de sororité.

«Oui, j'ai connu là un rapprochement qui est difficile à expliquer. Par moments, je l'ai même sentie présente comme jamais auparavant. Et à l'occasion, j'avais l'impression de redevenir la petite fille d'autrefois: d'où les images d'enfance qui me revenaient fugitivement. Dans ce sens, c'a été à la fois une expérience et une épreuve inouïes. On a l'impression de passer de l'autre côté dans ces moments-là.»

Et chez les deux femmes, les souvenirs refluent. La fille se rappelle des souvenirs d'enfance; et la mère, elle, dans son brouillard, parle de ses vieilles peurs: de la pauvreté qui l'avait hantée, d'hommes qui lui auraient couru après. Elle croit même devenir l'enfant de sa fille.

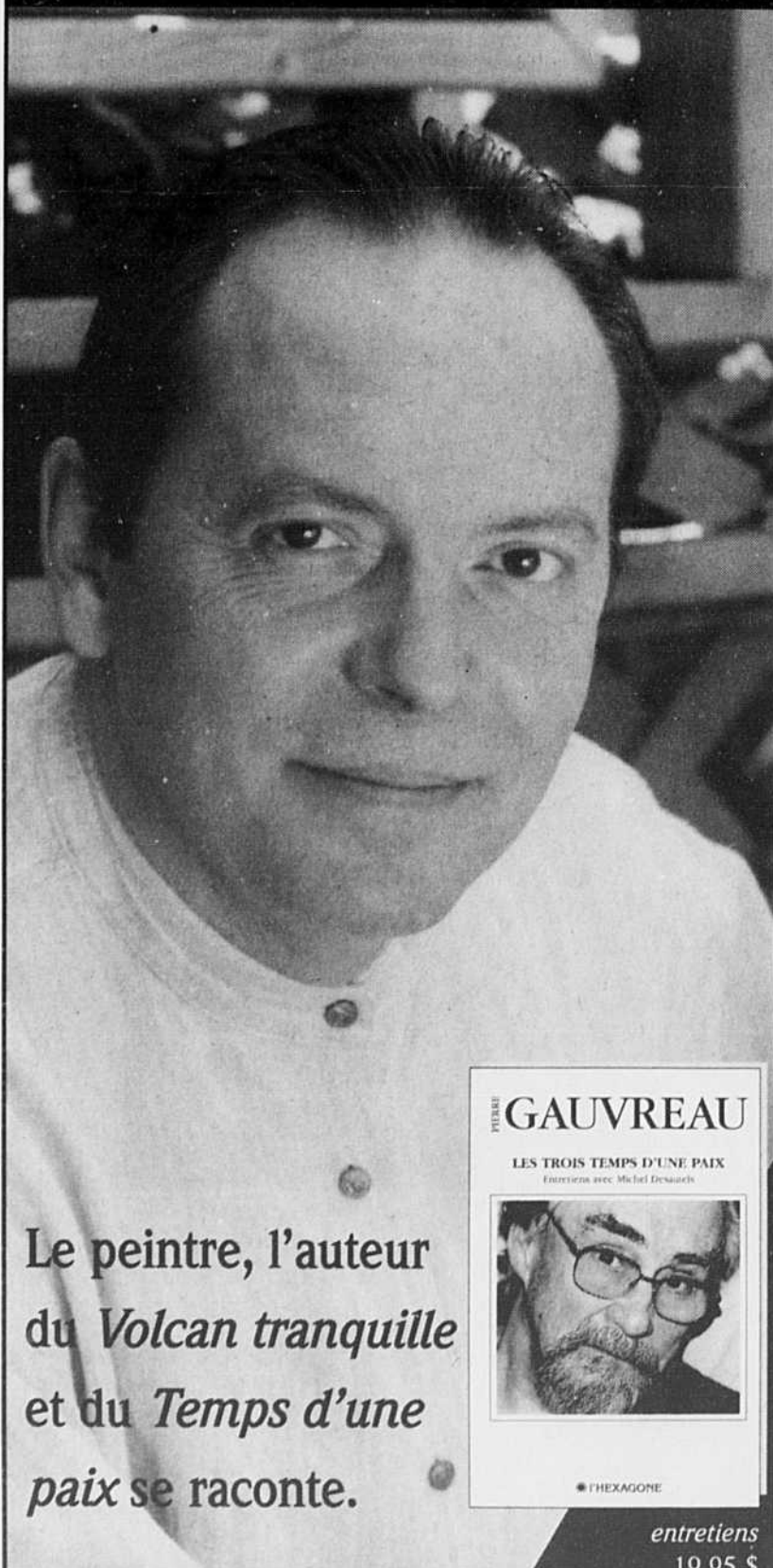
«C'est là, dans cet étrange renversement, que je me suis aperçue à quel point j'avais compté dans sa vie. J'avais été tout pour elle, je pense. Même dans sa violence, dans sa tension — car c'était une femme dure —, elle voulait me façonner d'une certaine façon. Et cela créait un lien très, très fort entre nous.»

Annie Ernaux, elle, avait écrit ceci, dans *Une femme*: «Il me semble maintenant que j'écris sur ma mère pour, à mon tour, la mettre au monde.»

LA HONTE

JE NE SUIS PAS SORTIE DE MA NUIT

Annie Ernaux
Gallimard, Paris, 1997
133 et 110 pages

MICHEL
DÉSAUTELS

GAUVREAU

LES TROIS TEMPS D'UNE PAIX

Entretien avec Michel Désautels



HEXAGONE

entretiens
19,95 \$LE GROUPE
VILLE-MARIE
LITTÉRAIRE

I'HEXAGONE

La passion de la littérature

JEAN-PIERRE DUQUETTE

Il est évidemment trop tôt pour évaluer avec quelque certitude ce qui restera de l'œuvre littéraire de Jean Ethier-Blais, mais on peut déjà poser la question de savoir quel écrivain il aura été. Auteur atypique s'il en est, non pas tellement parce qu'il prétendait pratiquer aussi bien la critique que la poésie, la nouvelle et le roman, mais plutôt par la trajectoire particulière qui fut la sienne. Venu somme toute assez tard à la création proprement dite (*Mater Europa* paraît en 1968, alors qu'il a 43 ans), il fut d'abord critique et chroniqueur littéraire.

Constant lecteur depuis l'enfance et l'adolescence, ayant fréquenté assidûment les classiques, il se forgera très tôt une conception du «grand écrivain» reposant avant tout sur la perfection du style, l'adéquation parfaite entre l'expression et l'idée. Mais étonnamment peut-être, il affirmera en 1989 (entrevue dans *Lettres québécoises*): «Je ne voulais pas être écrivain. Pourquoi? Je ne sais pas.» Ne s'agit-il pas encore là d'un paradoxe, dont sa pensée est coutumière? Quoi qu'il en soit, il offre lui-même la réponse à cette interrogation, quelques instants plus tard: «Je ne voulais pas me livrer — c'est de cela qu'il s'agit, en fin de compte.» Et pourtant, il ne fera à peu près que cela, de mille façons, et encore assez tard dans son œuvre, au-delà des déguisements qui n'en sont pas tout à fait, et de manière évidemment plus immédiate dans *Dictionnaire de moi-même* et dans les récits autobiographiques.

Entré au *Devoir* «par hasard», dirait-il, il y restera près de 30 ans, alors

que la critique n'était pas «[sa] véritable nature»... L'avantage certain qu'il dira avoir retiré de cette longue pratique est qu'elle fut le point de départ d'une écriture: «J'ai appris à écrire une phrase française en faisant ce métier de critique littéraire». Une œuvre construite selon des normes classiques: poésie, roman, théâtre, pour terminer par, de nouveau et toujours, la poésie. J'ai été diplomate, je suis devenu et resterai professeur, ne suis-je pas condamné à être critique d'abord? Parcours inversé, donc, œuvre à l'envers, mais qui éclaire, en partie tout au moins, sa vision de l'écriture destinée à durer, à survivre à son créateur.

Une recherche esthétique

En ce sens, Ethier-Blais s'engagea décidément dans une recherche esthétique faite d'analyse, de retour sur soi, d'échecs et de choix constants, dira-t-il lui-même, en quête de l'unité interne de l'œuvre, «style et pensée» ne faisant qu'un «dans la lumière de la raison et du sentiment». Son passage à l'écriture de création se fera brusquement, de manière totalement imprévue, au cours de l'été 1965. Sans y penser, il jette sur un bout de papier la fin de la première nouvelle de *Mater Europa*: «Cela est venu du tréfonds de mon être, comme dicté par la vie: le choix des mots, le rythme, l'angoisse de l'homme seul qui s'éveille dans la nuit noire, les pas dans l'escalier, la présence au loin de la mère qu'on re-

verra plus jamais, tout m'est venu, en cinq minutes [...]» Et il se revoyait clairement, il entend le grincement de la plume sur le papier, plus de 20 ans après. Mais c'est la seule fois, selon toute vraisemblance, que le surgissement des mots et des images se fera aussi immédiat, aussi pressant. Œuvre qui s'inscrit naturellement dans le flot de toutes les autres écritures puisées, pour lui, écrire, c'est d'abord lire, c'est avant tout avoir lu.

Le rythme même de la gestation est lent, le texte s'avère «une servitude» à laquelle il ne saurait tout de même s'arracher. *Le Prince-Dieu*, recueilli de 1984, aura été entrepris fin 1969 début 1970: «Je l'abandonne, le reprends, je déchire, je colle, je redéchire, je jette le manuscrit au fond d'un tiroir. [...] Pour me consoler dans cette bataille, j'écris d'autres poèmes... Il constate par ailleurs que son œuvre (surtout les nouvelles et les romans) ne s'inscrit pas dans le social: «Mes personnages vivent dans un monde à part, régi par des problèmes d'ordre esthétique.» D'où cet effet d'un certain flottement un peu hors du temps, y compris dans *Les Pays étrangers* (1982) pourtant très précisément situé dans le Montréal de la fin des années 40.

Autre caractéristique dont il était le premier conscient: la dimension autobiographique est presque partout présente, y compris dans les ouvrages qui ne sont pas de la plume strictement mémorialiste, et même dans le texte critique. «C'est un tort», affirme-t-il au milieu des années 70, tout en annonçant que cette période s'achève et qu'il tend désormais à l'objectivité «sans laquelle aucune œuvre d'art n'est complète». Sa théorie là-dessus n'aura toutefois jamais changé: «Plus l'écrivain est objectif, plus il est subjectif [...] on ne se découvre soi-même et on se révèle et on ne parle bien de soi que lorsqu'on parle des autres, et uniquement des autres [...] c'est à ce niveau de profondeur que se situe la révélation de soi» (*Lettres québécoises*). Mais par-dessus tout, encore une fois, l'écriture pour Ethier-Blais est essentiellement affaire de langage, travail de l'expression qui lui apprend peu à peu ce qu'il veut formuler: «On a toujours moins à dire qu'on ne pense. Ces riens, ces brouilles, il faut les exprimer aussi parfaitement que faire se peut.» C'est là le commandement ultime auquel obéit toute son

œuvre depuis ses débuts, et qu'il respectera toujours, sans y déroger un seul instant.

ÉTHIER-BLAIS Douze collaborations

épistolaire. Il ne croyait pas si bien écrire. Torturé par le départ rapide d'un homme qu'il aurait souhaité connaître davantage, fasciné par ses réalisations et convaincu de la nécessité de lui rendre un hommage à la façon Ethier-Blais, donc sous la forme d'un livre, Doré met en branle le projet d'un recueil d'hommages. «Sa mort fut un choc pour moi», écrit Martin Doré dans l'introduction d'*Une vie en écriture*. Il me semblait qu'une connaissance m'était dérobée. Quelques semaines passèrent, puis l'idée de le connaître à travers ses amis, par réfraction en quelque sorte, me vint à l'esprit.»

Il ne connaissait alors aucun des proches de Jean Ethier-Blais. «C'est son œuvre qui m'a permis de les retrouver.» C'est en fouinant à travers ses écrits, quels qu'ils soient, qu'il trouve des indices le guidant vers ses amis les plus chers. Choisis pour leur lien amical avec le romancier, journaliste, poète et professeur, les collaborateurs approchés par Martin Doré étaient tous «rompus à l'écriture» et devaient relater leur vision de l'homme à une période précise de sa vie.

«Je voulais suggérer l'étendue [de la vie d'Ethier-Blais] dans le temps, l'espace et l'activité», écrit Martin Doré. Naissance en Ontario, études à Montréal, Paris et Munich, séjours prolongés ou résidences en Amérique, en Afrique, en Asie et en Europe. Carrières de diplomate, de professeur, d'universitaire, de critique, de romancier et de poète. «Je voyais ce livre comme une biographie, forcément lacunaire, où l'homme apparaît à travers l'idée que ses amis s'en font.»

Portions de vie racontées: Guy Lafond (l'adolescence: «Les fils sont rapidement tissés, je sens déjà que nous nous appartenons»), Robert Vigneault (chez les jésuites: «Jean avait directement accès au trésor de la bibliothèque et même, suprême faveur, au cabinet secret de la bibliothèque des Pères!»), Gaston Laurion (son ironie légendaire: «Et à l'ironie s'alliait chez lui un certain sens de l'humour qui conférait à ses propos une allure souvent insolite et moqueuse, dont on mesurait difficilement l'ampleur»), Moénis C. Taha-Husseïn (études parisiennes: «Nos rapports, d'entrée de jeu, furent avant tout intellectuels, voire cérébraux. Ils le restèrent: Jean discouragait le sentiment.»).

Et puis Catherine Paupert (la bande d'amis: «Il faut ici rendre hommage à la fidélité exemplaire dont Jean a toujours fait preuve envers ses amis, quelles que soient ou qu'aient été les voies qu'ils ont prises»), Jean-Marie Paupert (le Centre international d'étudiants de l'Eau-Vive: «Je fus séduit par Jean Blais: l'ampleur de sa culture, le brio de sa conversation, le brillant de son esprit tour à tour ondoyant, émouvant, fulgurant»), Yverri Kempf (à la faveur d'une librairie: «Le cas Ethier-Blais me passionna encore davantage, d'autant que nous partagions la

même culte: celui de la langue française») et Jean-Pierre Duquette (Université McGill: «Il reprochait à ses élèves une certaine paresse intellectuelle qui appelait en lui le besoin de les secouer, de les réveiller.»).

Et enfin Michel Gaullin («Il parlait d'abondance, le plus librement du monde, commentant avec une inimitable faconde l'actualité littéraire, politique ou mondaine avec cette ironie si caractéristique qui n'épargnait aucune de ses têtes de Turcs»), Claude Michel Cluny (tentation de l'Orient: «Son infaillible humour et sa causticité taillaient des croupières à la sottise contemporaine»), René le Clère (au club des écrivains: «Jean aimait ou n'aimait pas, et très souvent ses signes extérieurs d'amitié ou de sympathie n'étaient que des signes d'homme du monde qui, à nul autre pareil, connaissait les convenances et les bonnes manières»), et Jean-Marc Léger (chez Lionel Groulx: «Tout autant que l'admiration et la dévotion envers Groulx, il y avait l'attachement au Canada français, au Québec, plus largement à l'Amérique française et surtout, par-delà, à la langue française.»).

Mariée à ces pages de la vie d'Ethier-Blais, la voix d'Ethier-Blais lui-même grâce à une partie de la correspondance de l'écrivain que ses amis ont bien voulu rendre publique. Enfin, pour aller encore plus loin dans la découverte — ou la redécouverte — de l'œuvre, Martin Doré a joint aux propos précédemment décrits une bibliographie de ses livres, l'index des articles qu'il écrivait au *Devoir* et une chronologie de sa vie.

Lors de la disparition de Jean Ethier-Blais, à la fin de 1995, Martin Doré écrivait en ces pages: «Il nous reste de lui son œuvre, peut-être trop peu lue et pour cela méconnue.» Avec la publication de ce livre, qui demeure dans son esprit un tout premier pas de ce qui pourra être livré comme réflexion sur le fructueux passage de l'homme de lettres et sur ce qui reste encore à dire, Martin Doré, à sa manière, aura réussi à connaître un peu plus l'objet de son admiration. «Mais je n'oublie jamais que, ce que je voulais réellement, je ne l'aurai plus jamais.»

JEAN ÉTHIER-BLAIS

UNE VIE EN ÉCRITURE

(1925-1995)

Sous la direction de Martin Doré
Hurtubise HMH, Montréal
1997, 206 pages

LE BOUQUINISTE

PIERRE CHAPUS

Livres anciens et d'occasion
GravuresPhilo - Littérature - Histoire Arts -
Canadienne

Les choix d'un libraire

ACHAT ET VENTE

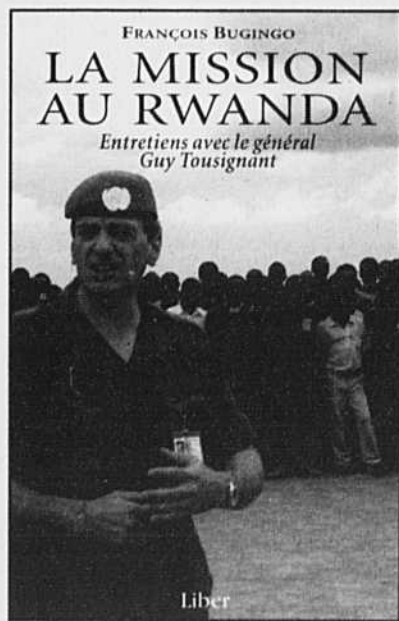
2065, SAINT-DENIS

MONTRÉAL 842-9204

LIBER



François Bugingo
LA MISSION
AU RWANDA

Entretiens avec le général
Guy Tousignant

280 pages, 30 dollars

Félicitations
aux finalistes des prix littéraires du Gouverneur général

Catégorie romans et nouvelles:

Pierre Ouellet

Légende dorée

«La condition humaine dans toute son horreur, passée au bistouri des procédés poétiques les plus lancinants, incisifs, déconstructivistes. Remarquable de véhémence. Le Lauréat du XXI^e siècle?»

Anne Dandurand, Mona Latif Ghattas, Vincent Nadeau, membres du jury.

Catégorie traduction:

Nicole Côté

Verre de tempête

de Jane Urquhart

«On retrouve dans *Verre de tempête* la fraîcheur et la spontanéité de la langue de Jane Urquhart. Nicole Côté a su trouver le ton juste pour nous faire entrer dans l'univers de ces personnages à la fois grands et ordinaires.»

Jean-Antoine Billard, Nicole Ferron, Christiane Teasdale, membres du jury.

L'instant même

NOUVELLES • ROMANS • ESSAIS

L I V R E S

LETTRES QUÉBÉCOISES

La tranquille ardeur d'un homme

FIGURES INTÉRIEURES

Fernand Ouellette
Leméac, coll. «L'Écriture», Montréal, 1997, 333 pages

«**J**e vais tenter ici de survoler mon parcours, de le baliser tout en préservant mon intimité, en tissant la musique violente de certains traits. Il ne faut certainement pas confondre mon passage et ma vie privée.» C'est ainsi qu'en avant-propos Fernand Ouellette entretient cet essai, qui tient à la fois du journal, des mémoires et de l'autobiographie. Ces traits, écrit-il, résultent de ses lectures, de ses amitiés ou de ses voyages, «dessinent peu à peu un visage en devenir, celui qui sera, en franchissant le temps, [sa] vraie figure». Ces morceaux choisis de sa vie, Ouellette espère qu'ils soient lus, bien sûr: il n'emploie le «je» que parce qu'il espère un «tu» qui l'entende.

Poète, romancier, critique d'art, Ouellette, qui est né en 1930, est l'auteur de plus de vingt-cinq livres, dont un *Journal dénoué* publié en 1974, aux Presses de l'Université de Montréal, où il retraçait divers événements de sa vie et de son œuvre de 1947 à 1973. *Figures intérieures*, qui a une autre envergure, évoque toute la vie de Ouellette, de sa naissance — il remonte même au delà, en parlant de ses ancêtres — à aujourd'hui.

Qu'y apprend-on? Né dans un milieu modeste et puritain, il a l'impression de n'avoir eu ni enfance ni adolescence. Comme si, de tout temps, il avait été moins occupé à saisir la vie qu'à guetter quelque appel de l'Étre qui l'aurait aspiré vers l'absolu. Il aura d'ailleurs, tout enfant, un véritable coup de foudre pour le Christ et se dira par la suite farouchement «christocentriste». Cette figure, qui est à la fois chair et esprit, Dieu et homme, paraît idéale pour Ouellette qui, dans sa vie comme dans son œuvre, a tenté, avec des fortunes diverses, de réconcilier sensualité et spiritualité, à la manière du poète français Pierre-Jean Jouve qui a été son mentor en matière de poésie.

Mysticisme

Le mysticisme de Ouellette, autre trait significatif, est suffisamment syncretique pour imprégner ses goûts, son travail de créateur et même l'amour de sa femme. Dès qu'il a aperçu celle-ci, en 1954, il a dit avoir ressenti une «*torride de l'être*» et connu une fièvre sexuelle, «*une sorte de plénitude, de bonheur presque irrévérencieux avec l'aimée*» au point d'être tenté de faire siennes certaines pages éperdues de *Belle du Seigneur*, d'Albert Cohen. Mais cette passion toute charnelle, cet état de grâce, ose-t-on dire, sera gâché par la venue d'un premier enfant. Ouellette est alors rattrapé par le quotidien cruel et avoue avoir été un père médiocre, mettant la chose un peu commodément sur le compte de ses nerfs fragiles...

À 13 ans, confondant vocation religieuse et esthétique, il est pensionnaire dans un collège de capucins; il en sort quatre ans plus tard, après avoir compris qu'il s'était surtout «*senti aspiré par la beauté formelle de la vie monastique*». Ces années où il s'est senti essulé et brimé par les règlements ont été douloureuses, certes, mais enrichissantes: c'est chez les capucins que Ouellette a découvert le monde de l'art, qui va le passionner toute sa vie durant.

Et tout récemment encore, ce mysticisme, tout de lumière et de feu, a incité Ouellette à consacrer un gros ouvrage — paru chez Fides en 1996 — à sainte Thérèse de Lisieux, après avoir été, dit-il, «*foudroyé*» par l'amour; et dans une longue lettre à un ami qu'il essaie de

convaincre de l'existence — de la nécessité — du purgatoire, Ouellette parle des flammes, destinées à redonner une ardeur, une passion aux tièdes qui y séjournent avant d'accéder au paradis...

Mystique mais aussi citoyen, Ouellette, qui a des convictions, parle aussi ça et là de l'actualité, de la politique: il a quelques propos bien sentis sur l'intolérance atavique des anglophones à l'égard du français et rappelle qu'il a refusé dignement le prix du Gouverneur général qu'on lui avait accordé en 1971: ce fut sa façon de protester contre la promulgation de la Loi des mesures de guerre lors des événements d'octobre 1970.

Amitiés

Et il a des amitiés: on retiendra ses hommages à Robert Marteau et à André Belleau, cet intellectuel de premier ordre, disparu prématurément en 1984; l'hommage funèbre que Ouellette lui rendit en indisposant plusieurs: Belleau, à la fin de sa vie, ayant confié à Ouellette qu'il était devenu croyant. Hommage à Gaston Miron qui allumait dans son entourage «*des feux intérieurs par contagion. Des éclats de sa générosité profonde savaient nous atteindre et nous illuminer*». Tout comme son «*oralité grandiose*», et «*son rire géologique, lauréatien et douloureux*».



Robert Chartrand

Un homme tranquille qui a vibré intérieurement

Rien, par contre, sur le poète Jean-Guy Pilon qu'il a connu dans les années cinquante et avec qui il a fondé la revue *Liberté*. Grâce à Pilon, qui était à Radio-Canada, Ouellette écrira d'abord des textes sur des écrivains pour devenir lui-même, de 1960 à 1991, réalisateur-producteur d'émissions culturelles; c'est à ce titre qu'il parcourra l'Europe et rencontrera de très nombreux écrivains et artistes aussi célèbres que Julien Gracq, Roland Barthes, Lawrence Durrell, Pierre Soulages, Yannis Xenakis, etc. De même, Ouellette dit curieusement peu de choses sur ces rencontres, se contentant de quelques détails anecdotiques, ou de souligner l'accueil chaleureux de tel ou tel.

Au fil de ses réflexions et de ses souvenirs, Ouellette nomme ou cite un nombre impressionnant d'écrivains. Rien que dans les trois pages de l'avant-propos, voici Michel Leiris, Maurice Blanchot, Henry James, René Char, Thomas Bernhard, Marguerite Yourcenar, notamment. Ouellette sollicite ces auteurs à divers titres: le plus souvent pour souligner une parenté d'esprit, une connivence; plus rarement comme repoussoirs, pour mieux se définir. On pourra voir là une forme de phagocytage, de parasitisme intellectuel si on a l'humeur critique; ou, si l'on incline à la bienveillance, un désir éperdu, viscéral chez Ouellette de rapprochement — si furtif, si tenu fût-il — avec les autres. Ouellette serait-il, dans ses lectures, comme il est avec ses amis? «*J'ai un défaut énorme qui me rend bêtement vulnérable: quand je suis en sympathie avec quelqu'un, je fais confiance, j'ai foi en mon interlocuteur. Je perds parfois de vue le lieu où je suis. Je peux alors être d'une indiscrétion gênante. [...] L'autre ne veut peut-être rien entendre. Et encore moins subir une expansion de mes états d'âme.*»

Finalement, en épilogue, voici Fernand Ouellette aujourd'hui, à 67 ans. Songeant à l'existence difficile qui attend ses petits-enfants, il convient qu'il a eu, lui, une vie fort agréable, «*privé, protégé étrangement par la société elle-même*». «*J'ai pu m'abandonner à l'insouciance*», dit-il. Sensible aux tourments du monde actuel, choqué parfois, il a finalement été peu atteint par elles. S'il se dit fragilisé, c'est à cause de l'âge et des amis frappés par la maladie. *Figures intérieures* nous laisse en fin de lecture la silhouette d'un homme tranquille qui a vibré intérieurement, qui a été présent au monde tout en sachant s'en protéger.

LITTÉRATURE QUÉBÉCOISE

Chronique d'un naufrage amoureux

Un style d'écriture à la fois dense et lapidaire

LE MANTEAU DE LA FEMME DE L'EST

Danielle Roger
Les Herbes rouges, Montréal, 1997, 100 pages

DAVID CANTIN

Sur la page couverture du livre, une toile d'Edward Hopper montre une femme seule assise à la fenêtre d'un café perdu dans la nuit urbaine. Devant sa tristesse immobile, cette femme semble ne plus se reconnaître à l'intérieur d'elle-même.

Il existe, sans doute, un lien intime entre ce personnage et la narratrice du deuxième roman de Danielle Roger, comme les rellets irréprouvables d'une lente détresse émotionnelle. Bien connue pour ses courts récits incisifs, Danielle Roger cherche une tout autre atmosphère d'écriture dans *Le Manteau de la femme de l'Est*. À l'image des œuvres précédentes, cet univers sombre demeure toujours près de la démesure quotidienne des marginaux. Toutefois, cette chronique d'un naufrage amoureux annonce une profondeur plus contrastée derrière les motifs de la fiction.

Seule à la suite d'une rupture difficile, la narratrice de ce roman se retrouve dans un un-et-demi en face de l'éléphant du jardin des Merveilles du parc Lafontaine à contempler sa situation de «*désamour*». Au delà de son pénible va-et-vient social, elle questionne l'état des lieux et des gens qui l'entourent dans cette vie qui semble sans but. Sous l'emprise du désespoir, elle décide de voler le manteau d'une inconnue, une femme de l'Est. Instinctif, ce geste est le signe d'un besoin nécessaire d'échapper à l'ennui profond, à l'inertie, au sentiment d'être vaincu, afin de reprendre sa dignité. Ainsi, ce manteau garde en lui toute une histoire de courage et de force, symbolisant une misère noble propre aux habitants des pays de l'Est. Après coup, sa quête pour retrouver la femme mystérieuse donnera lieu à un retour en arrière tout aussi fascinant que révélateur.

Une tragicomédie

Bien que mince, cette trame permet de renouer avec la tragicomédie de cette «*petite fin du monde*» existentielle. Se regroupant autour d'une série de brefs chapitres, l'histoire roma-

nesque de Danielle Roger évite le piège du misérabilisme à outrance. Grâce à une perspective d'autodérision parfois cinglante, la narratrice porte aussi un regard non dépourvu de compassion. Certaines scènes parviennent même à un humour sarcastique, qui détourne l'inquiétude personnelle vers son désir d'échapper à la «*folie ordinaire*» du café Les Misérables. En dépit des circonstances absurdes qu'oppose l'environnement social des plus difficiles, on découvre également une certaine lucidité dans cette voix: «*Je ne pense presque plus à Roch. Je ne pense qu'à la façon dont je me suis baissée pour ramasser mon manteau quand il l'a jeté par terre. Quelque chose en moi s'est rompu. Une partie de moi est tombée par terre dans un bruit de verre cassé. En miettes, je suis une femme en miettes qui se penche pour ramasser ce qui reste d'elle aux quatre coins de sa chambre. Mais ce que je trouve, ça ressemble toujours à de la poussière. Évidemment, qu'est-ce que j'espère trouver d'autre? Peut-être cette partie de moi qui est tombée et ne s'est jamais relevée.*»

Plus que jamais, Danielle Roger peaufine son style d'écriture à la fois dense et lapidaire. Dans le cadre de cette histoire plus complexe, on passe rapidement d'une scène à l'autre afin de rattracher la succession elliptique des souvenirs troublants de la narratrice. Une telle ampleur répond ainsi au mouvement limpide d'une prose ciselée, qui ne tente pas de s'obscurcir sous les effets stylistiques. Sans mettre en douce certaines filiations québécoises (avec Carole David et Josée Yvon entre autres), il me semble que cette voix se rapproche plutôt de l'imaginaire déhanché de Raymond Carver. Lorsque la narratrice dit: «*Y a-t-il un homme que je puisse aimer en ce monde?*», elle fait écho, indirectement, au titre d'un recueil de nouvelles du célèbre écrivain américain (*What we talk about when we talk about love*). Mais, il faut surtout reconnaître entre ces deux auteurs des affinités particulières pour décrire avec beaucoup d'ironie un milieu social à la dérive. Sans complaisance ou fioriture, on sent chez Roger et Carver un besoin essentiel de saisir la déchéance de ces individus poussés vers l'incompréhension. C'est alors une tout autre facette de l'Amérique que l'on découvre, un lieu habité par le malheur de même que par la honte. Pourtant, *Le Manteau de la femme de l'Est* se termine sur ces phrases: «*Je suis partie en sachant que plus jamais je ne reviendrai. Je suis partie en sachant que désormais, quoi qu'il arrive, je resterai digne. Oui, je le jure.*»

Ne manquez pas notre cahier spécial

Salon du livre de Montréal

publié le

15 novembre prochain!

LE DEVOIR

EN LIBRAIRIE DÈS LE 12 NOVEMBRE



OLIVIER LASSER
JEAN-MARIE BIOTEAU
PAUL BUISSONNEAU OU
LA VIGOUREUSE PATIENCE

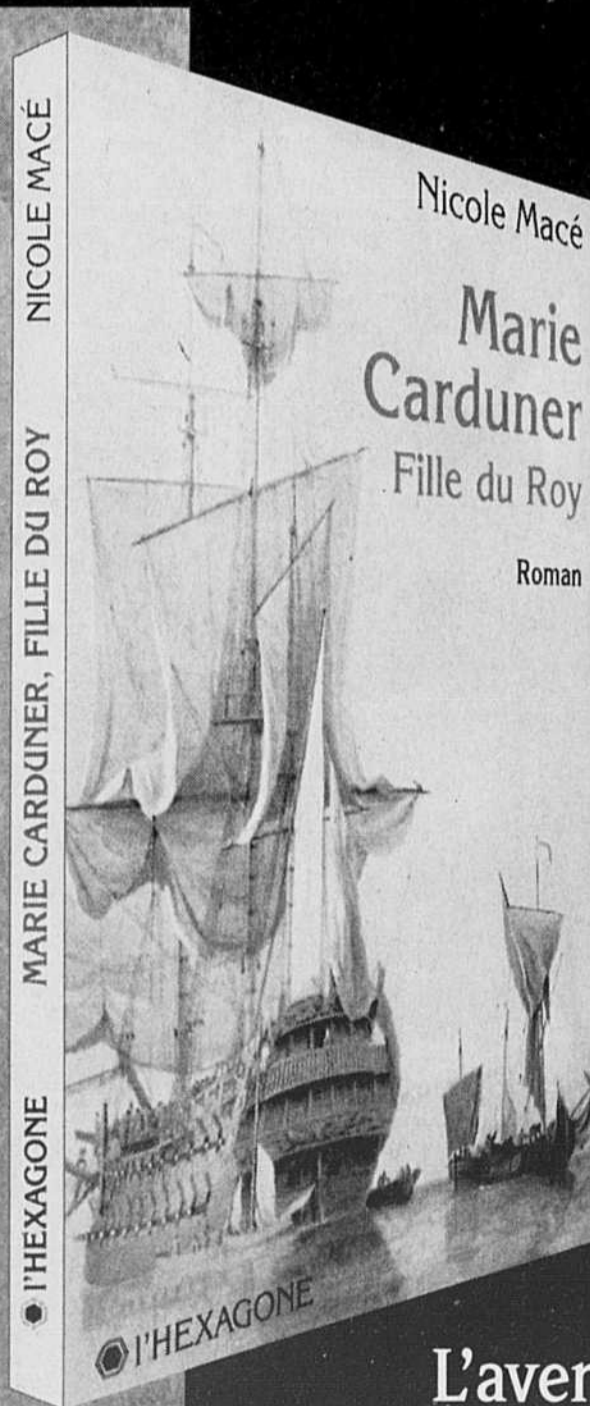
Une très grande biographie pour un très grand créateur à qui le théâtre d'ici doit beaucoup: il en a non seulement transgressé les règles mais aussi façonné ses principaux artisans. De Picolet au fondateur du Quat'Sous, en passant par la Roulotte de la Ville de Montréal, ce sont trente années de cris, de larmes et de rires, trente années de coups de gueule, de coups durs, trente années de coups de génie!

DANY LAFERRIÈRE
LE CHARME DES
APRÈS-MIDI SANS FIN

Ce nouveau récit se veut une suite à *L'odeur du café*, publié il y a quelques années, et qui avait mérité le Prix Carbet des Caraïbes. On y retrouve la grand-mère Da, son petit-fils Vieux Os, devenu adolescent, le chien Marquis, et toute la bande de copains et de copines, dans un Petit-Goâve agité par des soubresauts politiques et toutes les rumeurs de fin de siècle.

204 pages - 18⁹⁵ \$L'ANCTOT LA PETITE MAISON
ÉDITEUR DE LA GRANDE LITTÉRATURE

NICOLE MACÉ



L'aventure émouvante d'une Fille du Roy.

roman

16,95 \$

L'HEXAGONE

L'HEXAGONE
La passion de la littérature

Les Belles Rencontres de la librairie HERMÈS



PIERRE YERGEAU
BALLADE SOUS LA PLUIE

Aujourd'hui 8 novembre de 14 h à 16 h
Pierre Yergeau
Ballade sous la pluie

L'instant même

de 9h à 22h
362 jours par année

1120, ave. Laurier ouest
outremont, montréal
tél.: 274-5669 • téléc.: 274-5660

LIVRES

ÉDITION QUÉBÉCOISE

LA CHRONIQUE

La Courte Échelle autour du globe

Ça ne date pas d'hier: voilà déjà dix ans que les éditions la courte échelle jouent du coude pour se frayer un chemin jusque dans les librairies chinoises, grecques ou polonaises. Au prix de quelques compromis et anecdotes croustillantes, ça fonctionne! Dessous d'une percée internationale.



MARIE-ANDRÉE CHOUINARD
LE DEVOIR

C'est la petite histoire d'Ani Croche. D'un été de vacances un peu chamboulé pour la coquine. C'est *Pauvre Ani Croche*, l'un des romans jeunesse à succès publiés à La Courte Échelle. Non seulement circule-t-il partout au Québec, mais de jeunes minois chinois s'y penchent aussi, les pupilles délectées de plaisir par les aventures de la gamine.

En voici deux exemplaires, tiens! Côte à côte, les deux livres se ressemblent beaucoup. Sur la couverture, la même illustration d'Ani coquine à la plage, la larme à l'œil. L'histoire est semblable, nous dit-on — à moins de lire le chinois, notons tout de même qu'il s'agit ici d'un acte de foi. D'un couvert à l'autre (notre recto à nous devient leur verso, ne l'oublions pas), c'est donc le même bouquin. «*D'abord publié aux Éditions la courte échelle*», dit un minuscule laïus en toute fin du volume, petit amas de caractères romains perdu dans une pluie de pictogrammes.

Pour faire le saut d'ici à là-bas, *Pauvre Ani Croche* a d'abord reçu un souffle de l'éditeur Bertrand Gauthier, double insufflation, devrions-nous dire, puisqu'il en est d'abord l'auteur mais aussi l'éditeur qui a un jour décidé de se donner les moyens d'ouvrir les vannes et de percer le marché international.

Il ne suffisait plus alors que de repérer cette ambassadrice, porteuse de la «bonne nouvelle» aux quatre coins de la planète. Cette perle, trouvée par Bertrand Gauthier voilà dix ans déjà, c'est Barbara Creary, mi-américaine, mi-québécoise, devenue depuis lors éditrice et directrice des droits internationaux. Elle est portée par la conviction profonde que les livres québécois, et ceux qui parsèment son bureau en

particulier — «*Regardez ces livres, ils sont beaux, ils sont bons, attirants, pour quoi est-ce que ça ne se vendrait pas partout sur la planète?*» —, peuvent faire le bonheur des gens, peu importe l'endroit où ils sont.

Aujourd'hui, une cinquantaine de titres sont traduits en 13 langues et distribués dans plus d'une centaine de pays. En France, un marché auquel La Courte Échelle ne s'est pas attaquée tout de go — la mère-patrie menaçant autrefois de récrire les livres en entier pour les rendre «intelligibles» —, les transactions se multiplient, les romans jeunesse québécois faisant peu à peu leur apparition dans diverses collections.

À partir de l'importance des langues parlées de par le vaste monde, Barbara Creary établit les cibles prioritaires. D'abord le marché anglophone, avec le Canada anglais et les États-Unis, puis l'Espagne et l'Amérique latine, l'Asie, l'Europe et son Allemagne, son Italie, sa Grèce, et enfin la France.

Quelques additions sur la calculatrice pour jauger l'ampleur du phénomène: sur un chiffre d'affaires global de plus de trois millions de dollars, le quart provient directement de ces tractions internationales. Si quelque 500 000 livres de La Courte Échelle sont en circulation au Québec, il y en a tout autant pour ravir les enfants en dehors de nos frontières provinciales. Transformée en tornade blonde, Barbara Creary fait le tour de la planète pour vanter les mérites de La Courte Échelle. La directrice des droits internationaux est constamment à la recherche de nouveaux contrats outre-mer, serre des mains en anglais, en espagnol, en chinois, en arabe, en grec, néerlandais, italien et allemand.

«*Nous avons l'avantage inouï d'avoir des habitudes commerciales américaines et un contenu européen à proposer*, explique Bertrand Gauthier, qui ne croyait pas que l'aventure internationale prendrait une telle ampleur au mo-

ment où il y a mis les pieds. À partir de cela, je crois que c'est facile de s'adapter aux façons de faire des autres. La pensée magique propre à certains éditeurs, ça ne fonctionne pas. Il faut avoir de l'audace, et être prêt à faire des compromis: c'est la clé du succès.»

Compromis, disiez-vous? Dans *Trois aventures de Sophie*, de Louise Leblanc, la maison France Loisirs publie intégralement l'histoire québécoise mais ajoute à la toute fin un petit lexique pour faciliter la compréhension de certains termes. On y apprend ainsi qu'un bec est un bison, que *fion* signifie *oh là là!* ou *ouf!* et que «*croton d'amour*» est tout simplement une petite «*expression amicale*».

D'autres épopées internationales ont donné lieu à des situations pour le moins cocasses, où il a fallu faire preuve de tolérance parfois, d'intransigeance en d'autres moments. Fort intéressés par le livre illustré *Venir au monde*, où est admirablement expliqué le phénomène de la naissance, les Italiens ont toutefois sursauté lorsqu'ils ont vu qu'entre la rencontre des deux tourtereaux et la conception du bébé, il y avait l'amour, mais — ô horreur! — pas de mariage pour le célébrer. «*Après discussion, j'ai accepté ce petit compromis qui ne compromettait pas grand-chose à mes yeux*», explique Mme Creary.

Accepta-t-elle celui-là? Devant le 1^{er} livre illustré, les Américains gloussèrent à la page «conception du bébé», demandant à la directrice des droits internationales la possibilité de relever la couverture sur les deux amoureux, ne laissant percer que les têtes. «*Nous avons refusé*, dit-elle en rigolant. *Ça nous avait pris assez de temps pour trouver la position idéale illustrant juste assez mais pas trop... C'était un élément trop important pour que l'on cède.*» La tête basse, les pudiques Américains acceptèrent donc de sombrer dans l'indécence...

En Chine, faute de moyens, les éditeurs partenaires ne peuvent utiliser exactement le même papier que celui de La Courte Échelle, ce qui donne donc un minuscule et mince feuillet rebutant pour les Chinois peu intéressés à payer pour tourner quelques pages. «*Nous avons donc accepté de condenser plusieurs romans jeunesse en un seul*», explique Mme Creary.

En Colombie, fort intéressé par la collection «*Plaisirs*» de La Courte Échelle, un éditeur a tenté de vendre l'idée du livre *Plaisirs d'aimer* (illustrations fort colorées pour illustrer la tendresse et l'affection) à un collègue argentin. Malheureusement, l'image de la couverture a scandalisé ledit éditeur, voyant en ces deux nounours se faisant un câlin la promotion de l'homosexualité!

Toujours dans la série des indignations, les Américains demandèrent qu'à la lettre N, dans le livre *L'Alphabet*, on change «*un nudiste mange des nouilles à Naples*» pour «*une Norvégienne mange des nouilles à Naples*», ajoutant du même coup une robe au nudiste gastronomique.

En attendant le prochain compromis, ces couvertures alléchantes illustrées par des Québécois et rehaussées de lettres diverses se retrouvent même dans nos librairies... Pour se plonger dans l'arabe, l'indonésien ou le grec, pourquoi pas?

Si tu m'entends, je serai apaisé...

Perchés en grappes sur les branches nues de merisiers, les gros-becs errants se gavent de fruits que le gel récent a ratatinés et sans doute rendus savoureux comme de la confiture. On distingue à loisir leurs ventres rebondis de voleurs des grands chemins, du jaune duvetueux de la pêche pas encore mûre: on dirait des chardonnerets géants, ralentis et compassés, et qui font plier les branches, en poussant des petits gazouillis de «*moineaux améliorés*», comme l'écrit ce brave monsieur Peterson.

Une grande barre d'argent traverse le ciel d'est en ouest, brillante, effilée et pointue comme une lame. Lumière de neige, clarté de ce temps de l'Avent, qui me survolait sur le chemin de l'école, autrefois, et m'emplissait le cœur de l'espérance de Noël et de ces vertigineuses descentes en traîne sauvage, entre les pins de la commune.

«*Le ciel s'est obscurci et durci en pesant sur les choses...*» Je relis cette première phrase du beau roman d'André Major, *Le Vent du diable*, et je retrouve, intacts, mon désir brûlant, mes peurs étouffantes et la radieuse désespérance de mes vingt ans, époque où je déambulais dans le monde avec un chagrin trop grand pour moi. «*C'est le froid, la fatigue et le doux dégoût de vivre*», écrit Major. Dans la lignée du *Cabochon* et des écorchantes nouvelles de *La Chair de poule*, Major, pour mes vingt ans, me fit le terrible cadeau de ce roman d'amour noir, rempli de «*ces mystères dont on rit parce qu'on a peur qu'ils vous collent à l'esprit*», et qui m'a collé au cœur, au point d'aiguillonner en moi l'espérance et l'effroi de faire, moi aussi, un livre qui ferait parler «*le silence du corps*». Dans mon rire, alors, comme dans celui d'Albert, on pouvait deviner «*le passage du malheur, la présence insupportable de la honte*». Je cherchais désespérément, comme Albert, «*celle qui devait mieux que les autres m'arracher le cri parfait du cœur*», et rêvais d'une «*durable nuit de noces où les deux eux-mêmes rêvaient de s'abîmer*».

Cette lueur de neige d'aujourd'hui me ramène à l'émoi brusquement levé en moi à la lecture des phrases vives et musclées de Major, autrefois: «*ces arbres nus et qui se durcissent pour recevoir l'hiver*», ces maisons qui fument «*pour signifier que l'homme choisit la vie contre la tentation de se livrer à la force des choses*», et ce cri: «*Qu'elle vienne me prendre tandis que monte en moi le bon sang de ma folie!*»

Sait-on le chemin que parcourt en nous un livre, dans l'emmêlement des saisons, des agissements et des rêves? Je me tiens, fantôme dans une vraie vie, *Le Vent du diable* ouvert sur une table de bois, le cœur battant, j'ai

vingt ans, c'est aujourd'hui, même «*luxue de la lumière*» et même «*violent accomplissement des odeurs*», même grand besoin de «*libérer le cœur du silence mortel où ils l'ont enjermé depuis toujours*». Ils, les hommes, ils, les amoureux, ils, nous tous, qui avons «*le don de tout perdre*», «*race de pas bons qui a peur de son ombre*», et qui découvrirons peut-être, lentement, que «*de la pitié à la fraternité, il n'y a parfois pas loin*».

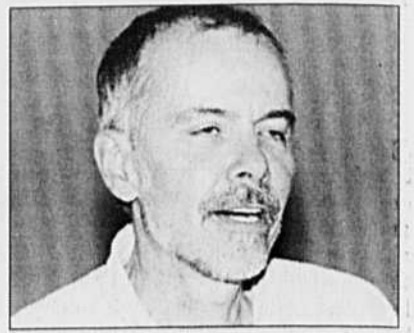
Mots de boue et de vent

Un homme, que je ne connaissais pas, écrivait, en 1968, mon désir et mes terreurs, avec des mots de boue et de vent, mots d'automne et de printemps, mots de ces entre-deux saisons qui sont le vrai temps d'ici, nos éternels vingt-cinq ans et notre «*grande passion endormie*». Il me réveillait, en me mettant dans les veines un jus de mots, les nôtres, dont je ne savais pas quoi faire et qui m'exaltaient à la fois; il fallait que j'aile vers ma «*Verte*», moi aussi, que je grimpe la montagne, comme Albert — «*Tu es jeune, monte par le sentier jusqu'en haut!*» —, que je me rejoigne en «*scandant le chant de la vie*», que je quitte ma honte comme une vieille peau, que je rencontre cette fille «*qu'en serant contre toi tu confonds avec le bonheur en personne*», que je laisse venir à moi «*les questions d'ries, écrasantes, que la vérité n'est pas toujours légère...*»

Nous ne sommes pas heureux, en littérature, pas malheureux non plus: nous sommes tragiques, c'est-à-dire humains, inachevés, inachevables. Notre littérature nous fait du bien en nous faisant du mal. Toujours, nous tâchons de traquer «*le malentendu, ce mal entendu, le mal exprimé qui rend les obstacles infranchissables*». «*On prend un verre de bière, mon minou, on soigne la baquette dans le fond d'la boîte à bois, mon père, je m'accuse d'avoir manqué ma vie, mais c'est trop tard*». Notre littérature est ce «*soleil dans le cœur et qui fait une grande lumière*», malgré notre «*visage plein d'ombres*». Notre littérature est épouvantée et espérante, démontée et confiante, mouvante et immobile; elle fait de la peine et, en même temps, fait de la place à l'aventure humaine qui, quoi qu'on dise, n'est pas vraiment commencée encore. Cela, Major le sentait, le disait, et aussi l'amour des corps, l'amour comme un feu de forêt, une grosse lueur dans les branches, là-bas, plus loin, en haut de la montagne. Livrés à des forces qui nous dominent, nous sommes, ici, dans nos livres, blessés et émerveillés par le sang clair qui coule de nos flancs, comme d'une plaie secrète, intouchable. Nous ressemblons aux Russes qui souffrent en irradiant, se lamentent en beauté et voient le pire pour imaginer le meilleur.

D'une traite, j'ai franchi de nouveau *Le Vent du diable*. A la fin, j'ai peur encore, et pourtant suis confiant, quand les deux amants prennent la route ensemble, vers la grande ville «*immense et criarde*», où «*ils craindront les autos et le silence noir qui leur serrera la gorge*». Nous sommes téméraires et fragiles, dans nos livres, notre passé pesant sur le dos et le cœur ouvert à toutes les folies.

— «*J'ai peur ici. Ça sent le malheur.*»
— «*Justement... Il faut vivre!*»
Et si nous aimons, c'est en ayant peur de nous briser. L'hiver venu, hi-



André Major

bernerons-nous? Les matins auront-ils assez de chaleur? Et ce vent du diable qui souffle, en rafales drues, sur nos petites flammes vacillantes...

Mots trop lourds

Dans son *Carnet bleu*, qui suit le roman, Major, prenant le relais d'Albert, avoue qu'il est «*écœuré des mots. Ils sont trop vivants, trop semblables à mes jours, trop lourds aussi... Ils m'entourent et m'écrasent... Connais-tu un verbe qui déchire les murs et donne des ailes?*». Ah, ces misérables matins d'après l'accomplissement, qui n'a rien accompli, ce martyr de l'œuvre qui est achevée, alors que rien n'est changé, que nous avons toujours «*le sang trop vif*». «*Écrire me condamne au plus impitoyable face-à-face qu'on puisse imaginer pour torturer un homme avide d'oubli*». Et Major ajoute, laconique et preste: «*Passons!*» Mais nous ne passerons pas, car ce roman, «*cet aveu que j'ai failli interrompre bien des fois*», est grand et fort, précisément parce qu'il empêche l'oubli, lutte contre l'oubli, triomphe de l'oubli. Ce «*douloureux bonheur*», dont parle l'écrivain, nous le connaissons aussi, chant d'amour et de peur, autobiographie romancée, lettre de passion enfouie en forêt, novembre au mois de mai et «*façon de tenter Dieu en se jetant dans le gouffre*».

Major écrit à l'aimée, sa «*Verte*» à lui, raconte son vent du diable, au jour le jour, son malheur radieux d'écrivain, et cela me déchire, encore, après trente ans. C'est que, moi aussi, «*je reste friand d'une aube d'octobre, d'une journée dorée et fraîche où juin se souvient d'avril*». Moi aussi «*je me parle, je me parle, et nous voilà dans la rivière, toujours pareille, qui descend vers les plaines, qui a bu toute notre enfance et l'emporte vers un affluent inaccessible*». Moi aussi j'ai souvent envie d'écrire: «*Si tu m'entends, je serai apaisé*». C'est cela, écrire: espérer être entendu pour être apaisé. Au plus près de la vie, l'écrivain parle, simplement, ardemment, dans son *Carnet bleu*, de la «*fabuleuse aventure d'écrire*» et d'aimer, de cette phrase et de cette femme qu'il faut gagner, conquérir, comme le «*visage souriant d'une patrie aux mains libres...*»

Je vais sortir marcher dans l'herbe craquante, avancer vers cette lumière d'argent qui m'enchantait et m'effraie, qui m'appelle. Je vous laisse en compagnie de Major, qui achève ainsi sa lettre d'amour et son livre:

«*Levé tôt, avant toi, de manière à ne pas paraître te fuir, je m'embarquai sur mes bateaux qui vont là où la vie quotidienne m'interdit d'aller, ou encore, tout dépend des mots, de l'image qui m'a surpris au réveil, je prendrai mon bâton, mon sac, et j'irai songer, parmi les arbres familiers, à mon enfance et au bonheur de t'aimer si absolument, l'ombre me dissimulant les défauts de ce bonheur...*»

LE VENT DU DIABLE

André Major
Éditions Stanké, collection 10/10
Montréal, 1982

LIVRES PRATIQUES

POUR NE PLUS VIVRE SUR LA PLANÈTE TAIRE

Jacques Salomé, Éditions Albin Michel, Paris, 1997, 361 pages

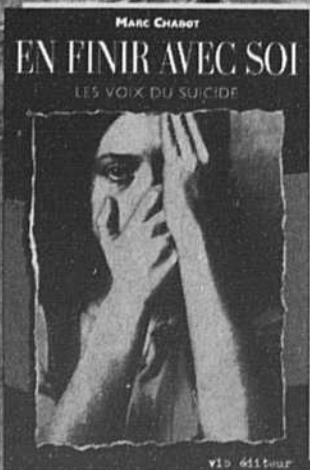
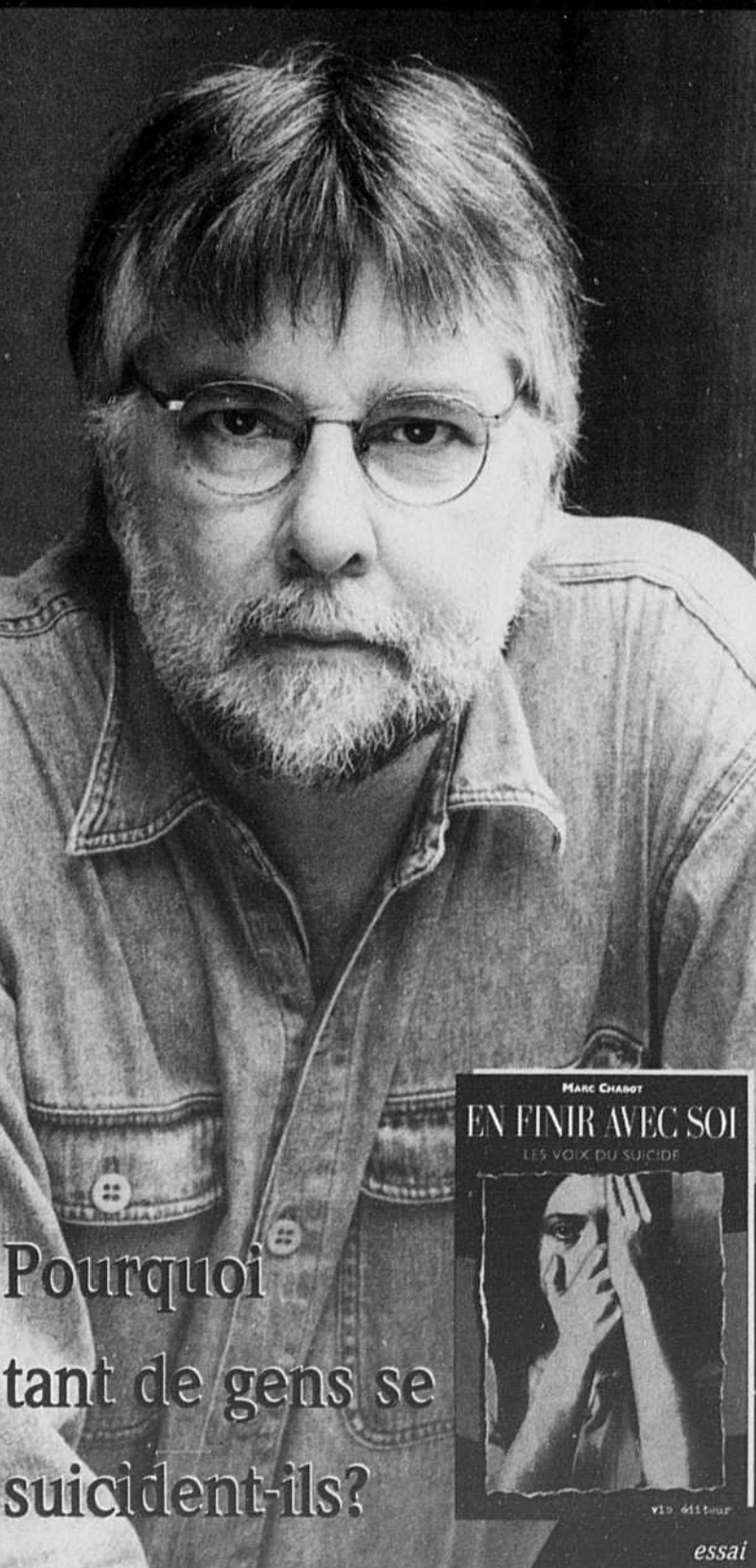
Cette méthode pour mieux communiquer représenter un événement car, pour la première fois, l'auteur, psychologue et formateur en relations humaines, livre le matériel de base qui lui a servi durant ses stages depuis plus de 25 ans. Il illustre sa démarche avec des exemples et des tableaux; il nous fait rire avec des sens paradoxaux et pleins d'humour. Ce guide pratique devrait permettre de développer une communication vivante et des relations saines. Il souhaite qu'un jour, la communication relationnelle fasse partie des matières enseignées à l'école: lire, écrire, compter, s'exprimer et... communiquer.

LE CANCER DU SEIN

June Engel, Guy Saint-Jean Éditeur Laval, 1997, 298 pages

Rassurant et informatif, cet ouvrage publié dans la Collection santé, nous apprend tout sur le cancer et les autres maladies du sein. L'auteur explique aux femmes comment examiner leurs seins chaque mois et décrit les signes de danger à rechercher.

MARC CHABOT



Pourquoi tant de gens se suicident-ils?

essai
16,95 \$

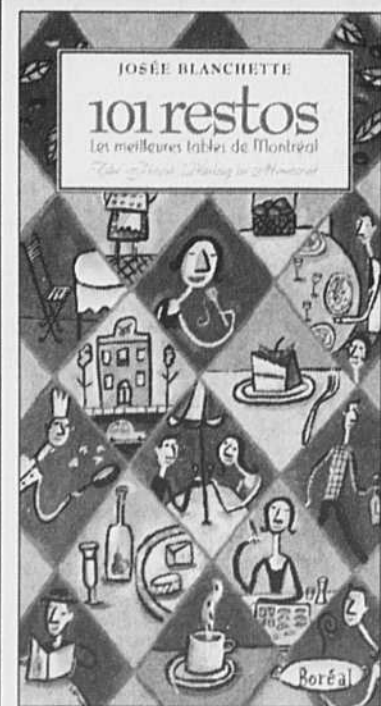


vlb éditeur

La passion de la littérature

L'ÉCHANGE
DISQUES COMPACTS, LIVRES, CASSETTES, DISQUES, BD
OUVERT 7 JOURS 10h à 22h
3694 St-Denis, Montréal CHOIX ET QUALITÉ 713 Mont-Royal Est, Mtl
Métro Sherbrooke 849-1913 Métro Mont-Royal 523-6389

Où allons-nous dîner, my love?



Josée Blanchette 101 restos Les meilleures tables de Montréal

Ce guide bilingue n'a qu'un seul but: assouvir vos différents appétits pour la nouveauté, la volupté, le plaisir des sens. Destiné aux épicuriens de tout poil, *101 restos - Les meilleures tables de Montréal* célèbre Montréal jusque dans ses entrailles et sépare le bon grain de l'ivraie.

Journaliste, Josée Blanchette écume depuis quatorze ans les restaurants de Montréal pour le plus grand bonheur des lecteurs du *Devoir*. Montréalaise de souche et dans l'âme, elle n'ignore rien des mœurs de ses cocitadins et des endroits où ils font ripaille.

240 pages • 17,95 \$

LE DEVOIR

C'EST BIEN MEILLEUR LE MATIN 8h à 9h

TÉLÉCITÉ

Boréal Qui m'aime me lise.

L I V R E S

LE FEUILLETON

LITTÉRATURE
FRANÇAISE

Nostalgie

LES FEMMES
AVEC LEUR AMOURPaula Jacques, Mercure de France
Paris 1997, 294 pages

NAÏM KATTAN

Paula Jacques est l'auteure de plusieurs romans dont l'action se déroule en Égypte et, plus précisément, dans le milieu juif du Caire. Elle a obtenu le prix Femina en 1991 pour *Déborah et les anges dissipés*. Née en Égypte, elle vit depuis de nombreuses années à Paris. Le pays qu'elle évoque dans ses romans est celui de la mémoire où la nostalgie se mêle à la truculence de personnages hauts en couleur.

Dans *Les Femmes avec leur amour*, nous sommes toujours au Caire, en 1956. C'est la guerre de Suez et l'exode des juifs. Paula Jacques a adopté le récit à double voix: deux personnages plus vrais que nature, Mara, une fillette de 12 ans, et sa bonne noire, Zanouba. C'est dans la douleur que Mara prend conscience de son judaïsme. Son père, un pharmacien qui ne s'intéresse pas à la politique, est arrêté et, une fois relâché, la famille doit quitter le pays dans la précipitation.

Zanouba est une fille du peuple, maltraitée par le destin, mais qui sait opposer aux malheurs une volonté et une soif de vivre irrépressibles. Mara est espiègle, rebelle, trop avancée pour son âge dans la perception des êtres et des événements. Liées par un amour indéfinissable et souvent violent, les deux femmes s'initient à une société dure et hostile et cherchent à réconcilier leurs différences d'âge, d'origine et de statut par un attachement où la jalousie alterne avec l'épanchement de l'affection.

Zanouba raconte sa vie d'orpheline, qui prend la route chaque fois que la menace de l'assujettissement se profile à l'horizon. Elle est finalement employée chez les Louria, — les parents de Mara —, des juifs bourgeois, et découvre son amour pour Mara qui, à son tour, la préfère à sa propre mère.

Par la voix de Zanouba, Paula Jacques évoque les mœurs villageoises dont la cruauté va de pair avec une extrême misère. Mara fait brutalement la découverte de la sexualité qui l'introduit à l'âge adulte et qui abîme son amour pour Zanouba. Pour elle, c'est la fin d'une période qui correspond à celle de son appartenance au pays ou, du moins, à sa ville natale. Elle croit que Zanouba la rejette, lui préférant l'amour d'un homme, un colosse souriant et doux qui est employé chez deux vieilles malades qui habitent le même immeuble.

L'âge adulte, triste et prosaïque, est à l'image de Zanouba qui, à l'instar de l'Égypte, de son pays, la chasse de chez elle. On retrouve dans ce roman le monde que Paula Jacques nous a rendu familier. Avec la vivacité qui marque ses écrits, elle dresse les portraits de deux figures qui incarnent deux dimensions d'un pays en mal de réconciliation.

EUREKA STREET

Robert McLiam Wilson
Traduit de l'anglais
par Brice Matthieussent
Christian Bourgois, Paris
1997, 544 pages

Robert McLiam Wilson, 32 ans, est un fabuleux conteur, et il ne serait pas surprenant qu'à lui seul il finisse par modifier en profondeur l'Irlande tant il sait donner voix à ce qui est emprisonné au fond de chacun, et que la politique sait si bien détourner à son avantage au prix des pires mensonges, des pires horreurs. Les romanciers ont souvent cette sorte d'avance (et d'avantage) sur la communauté à laquelle ils appartiennent en ce sens qu'ils osent poser les bonnes questions — les plus douloureuses, les plus tues — et qu'ils détestent toute forme d'embrigadement, toute forme de raccourci, qu'il soit idéologique, religieux ou vaguement culturel. Ainsi, McLiam Wilson, d'extraction catholique, a depuis longtemps choisi son camp, qui est celui de l'homme, tout simplement (à seize ans, il a été mis à la porte de chez lui par sa mère parce qu'il était amoureux d'une protestante; il a même été pendant quelque temps un sans-abri...). Pourtant, son appartenance ne fait aucun doute.

McLiam Wilson est probablement le plus bellastien des écrivains irlandais, et l'hymne qu'il nous propose dans ce roman, *Eureka Street*, le plus bel hommage qu'on puisse rendre à cette «*décharge magique*» dont il débrouille ici la prose babélienne. Il n'est pas inutile d'ajouter que ce romancier, pourtant tout à fait moderne et urbain, considère le XIX^e siècle comme la grande époque du roman, avec ses Dickens, Balzac et Tolstoï (celui de *Guerre et Paix*), et qu'il ne trouve aucun équivalent de cette «*générosité*» romanesque dans son propre siècle, hormis peut-être chez Rushdie. La fureur, l'indiscipline, le débordement de vie, d'énergie, tels sont ses phares en littérature.

Il y a pourtant deux veines dans *Eureka Street*, l'une réaliste, l'autre satirique. Bien qu'il ait craint parfois de voir la veine satirique l'emporter sur l'autre et nuire à la crédibilité de l'histoire, l'auteur avoue qu'il lui suffisait alors de regarder par la fenêtre pour comprendre combien la réalité dépasse la fiction, déployant infiniment plus d'imagination qu'on en saurait concevoir. Si U2, groupe rock irlandais catholique, hypermédiatisé, riche, peut se voir acclamé par des milliers de protestants lors d'un concert où ils chantent *Sunday, Bloody Sunday*, alors peut-être l'Irlande est-elle mûre pour sa métamorphose définitive, et l'écrivain est celui qui «dit» cela, comme le sismo-

graphe annonce des bouleversements dont personne n'a encore idée.

Le chemin de l'empathie

Ce roman, comme je l'ai dit, est à l'emblème même de Belfast la babélienne: foisonnant. Deux personnages en assurent cependant la polarité, Jake Jackson (le narrateur) et Chuckie Lurgan. Ce sont deux amis d'enfance qu'on retrouve ici autour de la trentaine. Jake est catholique, Chuckie protestant. Mais l'un comme l'autre n'en ont cure. Ils écluent les mêmes bars, avec d'autres amis, et partagent les mêmes rêves érotiques. Le premier habite Poetry Street, une avenue plutôt bourgeoise, et l'autre Eureka Street, une rue où la pauvreté domine.

À l'âge de trente ans, Chuckie décide soudainement de changer de vie. Lui, vagabond sans travail, veut devenir riche, mais sans travailler. Étonnamment, il va y réussir en vendant d'abord des godemichés géants par correspondance! Le tour consiste à ne pas en avoir en stock et à retourner ensuite les chèques aux clients insatisfaits en mentionnant le motif du remboursement. Comme il fallait s'y attendre, la plupart laisse tomber... Il y a du génie chez Chuckie le lourdaud, mais à l'infatigable imagination en matière de cop-

lonnes! «*Une bonne affaire, c'était de se faire payer un maximum en en faisant le minimum. Tel était l'esprit du capitalisme. Quelque chose pour rien.*» Chuckie qui a transformé un jour la photo où on le voyait, dans la foule, tendant la main vers le pape en visite dans sa ville (lui un protestant!), en une photo retouchée où il se retrouvait seul avec le pape dans une pièce, ce dernier tenant une bouteille de whisky et lui un verre. Tout ça parce que Chuckie avait toujours été attiré par la célébrité et qu'il voulait épater ses amis catholiques. Opportuniste sans scrupule idéolo-

gique, il réussira à soutirer des sommes importantes à l'UDB (Ulster Development Board) et à l'IRB (Industrial Resources Board, financé par le gouvernement britannique) grâce à des projets totalement farfelus auxquels même lui ne comprend rien. Une manière pour l'auteur de nous rappeler combien sont célèbres pour leur manque de discernement ces institutions qui accordent d'énormes sommes aussi bien «*à des constructeurs automobiles américains qui bâtit[ent] des usines luxueuses pour fabriquer des voitures si ridicules qu'elles finiss[ent] par se vendre seulement à des sociétés de cinéma*», qu'à d'élégants «*Colombiens dotés de lunettes noires et de trace de poudre blanche entre le nez et la lèvre supérieure*»...

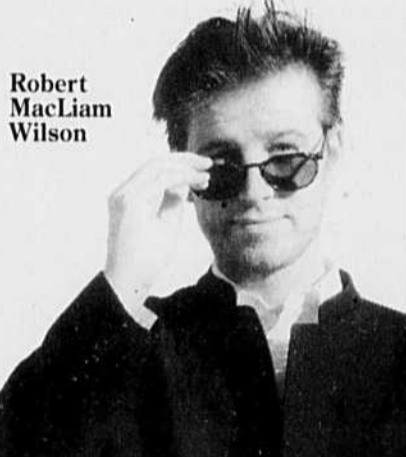
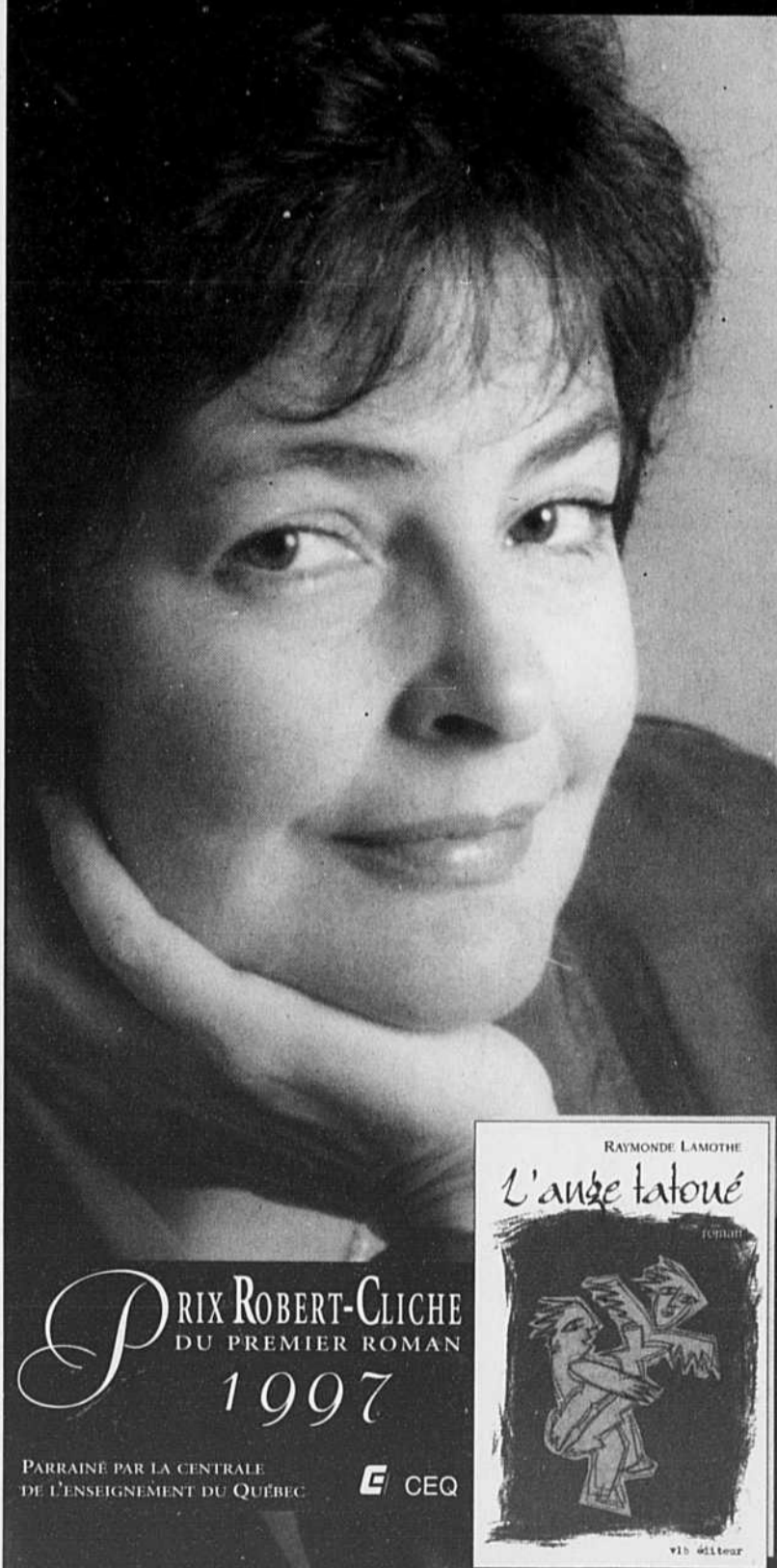
Iconoclaste, McLiam Wilson? Cynique? Oui, mais sans jamais appuyer. Il dit probablement la tout haut ce que beaucoup pensent tout bas, parfois après l'avoir vérifié. En fait, ce roman est une formidable charge contre l'establishment irlandais, catholique comme protestant. Et il n'est pas surprenant que son auteur souleve chaque fois des vagues (son premier roman, *Ripley Bogle*, sorti en 1989, avait suscité de vives réactions).

La version simple

Mais les plus belles pages nous viennent sans doute de la fréquentation de ce «*cow-boy en contreplaqué*» qu'est Jake Jackson. Sentimental et sensible, malgré ses métiers musclés qui l'obligent parfois à cogner, toujours en quête de la femme idéale qui remplacera la Sarah qui l'a plaqué pour retourner en Angleterre, son personnage est plus complexe que celui de Chuckie. Il est aussi plus humain. Jake est celui que l'amour rend triste et maladroit, et la politique littéralement malade. «*La politique, c'est comme les antibiotiques: un agent susceptible de tuer ou blesser des organismes vivants.*» Aussi, aux trois versions fondamentales de l'histoire irlandaise (la républicaine, la loyaliste, la britannique), s'en est-il inventé une quatrième: la version simple. «*Pendant huit siècles, pendant quatre siècles, comme vous voudrez, c'étaient simplement tout*

un tas d'Irlandais qui tuaient tout un tas d'autres Irlandais.

Sujet au spleen, incapable d'approcher une femme qui lui plaît sans faire de gaffes irréparables, honteux des métiers qu'il pratique, amoureux de sa ville, mais ébranlé jusqu'aux tréfonds de l'âme par le moindre attentat à la bombe (il y a un magnifique passage où il nous raconte un attentat meurtrier et ses conséquences), c'est le prototype même de l'humanité souffrante qui ne sait pas comment s'en sortir, parce qu'il est trop empathique et que c'est chez lui un choix délibéré, qui lui est venu de son expérience amoureuse. «*Le chemin qui mène à la sympathie ou à l'empathie n'est pas de tout repos, mais c'est le seul que nous ayons. Pour comprendre les conséquences de nos actes, nous devons faire appel à notre imagination. Nous décidons qu'assommer quelqu'un avec une bouteille est une mauvaise idée, parce que nous nous mettons à la place de ce type et comprenons que, si on devait nous assommer avec une bouteille, bon dieu, ça ferait un mal de chien! On échange les rôles.*» Il faut aussi lire ce roman pour son formidable humour. Car McLiam Wilson, s'il sait traduire la sentimentalité et lui donner une voix, y met toujours de la distance et de l'ironie. On n'est pas Irlandais pour rien! Quant à sa vision politique de l'Irlande, on lui pardonne aisément de parfois simplifier... Toutes les histoires ne sont-elles pas des «*histoires d'amour*»?
denisjp@mink.net

Jean-Pierre
DenisFureur,
indiscipline,
débordement
de vie,
énergieRobert
MacLiam
WilsonRAYMONDE
LAMOITHEPRIX ROBERT-CLICHE
DU PREMIER ROMAN
1997PARRAINÉ PAR LA CENTRALE
DE L'ENSEIGNEMENT DU QUÉBEC

CEQ

roman
16,95 \$

vlb éditeur

La passion de la littérature

NOUVEAUTÉ
LES SAISONS LITTÉRAIRES TOME 12
équinoxe d'automne 1997

Guérin littérature

Auteur Yvon Boucher
208 pages, 8,95 \$

ESSAIS

Maurice Crépin

Fugacités mi-coquines sur trois notes
et leur contrepoint

Sonia Ghattas-Soliman

Les proverbes arabes

Yvon Boucher

Il faut faire crever la classe moyenne
Sur un aphorisme d'Oscar Wilde

FICIONS

Michel Langlois

L'âge de raison (extraits)

Michel Roberge

Ben-Quasimodo

Carole Huynh Guay

Du bulletin télévisé
et de la légèreté de la vie

Colette Larose

Es-tu là?
Pauvre petit loup

Terry Santer

La dernière lettre
Courrier spécial

Le retour

Andrée Casgrain

Infiltration
Le saganay... Hein!

Marcel Maltais

La mort d'Éric Pointu (extraits)

Nadia Bergeron

L'interpestif

Bernard Julien

L'arc-en-ciel

Richard T. Vautour

La loupe

POÉSIES

Charles Lorenzo

Poèmes

Nicole Agélon

Reflets (extraits)

Patrick Arseneault

Recommencement (extraits)

France Bonneau

Boules de neige
Soir de circonstancesAnnule ton visage
Je serai

Patrice Ciana

Le secret
Écrits françaisQuel type
«1»

Siège social :

GUÉRIN, éditeur ltée

4501, rue Drolet

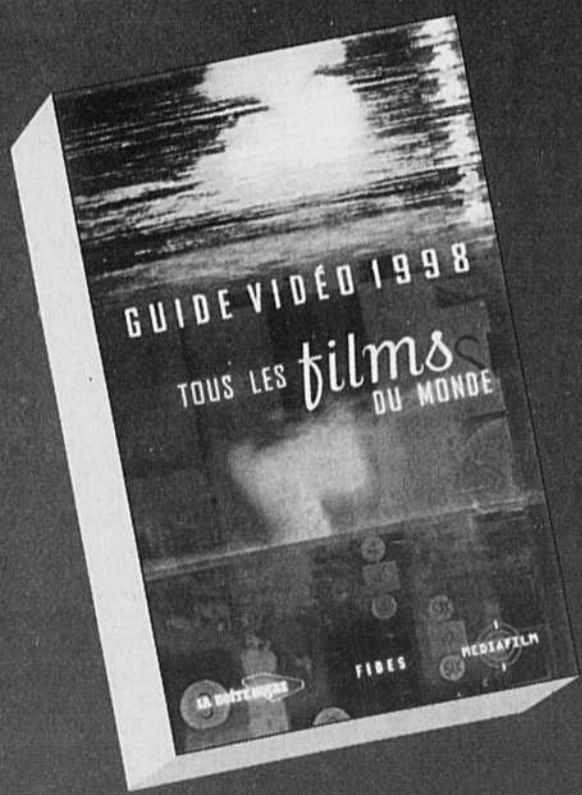
Montréal (Québec) H2T 2G2

Téléphone : (514) 842-3481

Télécopieur : (514) 842-4923

Adresse Internet :

http://www.guerin-editeur.qc.ca

GUIDE VIDÉO 1998
Tous les films du monde

12000 FILMS

2000 FILMOGRAPHIES

8000 RÉSUMÉS

Le répertoire de tous les films
disponibles au Québec en format vidéo.Le guide idéal pour tous ceux et celles
qui aiment le cinéma.

702 pages ~ 15,95\$

LA BOÎTE NOIRE FIDES MEDIAFILM

Les Éditions
LOGIQUESDu
nouveau!

La Grippe

Carole Vallières

Les Vins et votre signe
astrologique

Véronique Dhuit



Le Guide des cosmétiques

Micheline Lortie



Le Code civil et vous

M. David Dolan



Arrangement

Richard Ferland



Jongler avec un diablo

Patrick Véleneuve

Distribution exclusive
LOGISQUE1225, rue de Conde
Tél. 933-2225 Fax 933-2182
logique@cam.org
http://www.logique.com

LIVRES

ESSAIS ÉTRANGERS

L'argument autoritaire

SCIENCES ET POUVOIRS

La démocratie face à la technoscience
Isabelle Stengers
La Découverte, Paris
1997, 128 pages

Science et démocratie: voilà assurément deux des plus remarquables filles de la Raison. En parallèle, et parfois de concert, elles ont combattu la toute-puissance des religions, qui prétendaient non seulement à la certitude dans leur explication du cosmos, mais qui fondaient de plus tout pouvoir, et notamment celui des monarchies dites de droit divin.

Se pourrait-il, à notre époque, que l'une, en l'occurrence la science, soit en train de nuire, voire de menacer, l'autre? Isabelle Stengers, philosophe des sciences, émule de Illy Prigogine, s'en inquiète. Elle pose ce problème crucial à notre temps dans *Sciences et pouvoirs* et suggère quelques pistes de solution pour éviter que les rejets de la rationalité s'engagent sur des voies contre nature.

Dans nos sociétés démocratiques où l'on ne reconnaît plus « officiellement » d'autorité supérieure à la volonté des populations, il ne reste qu'un seul autre argument d'autorité, note Stengers, celui de la science. C'est à croi-

re, à la lire, que la science a été altérée par cette position de force. La science ne serait plus ce qui fit ses heures de gloire (celles de Galilée et de Pasteur, pour reprendre les exemples de l'auteur), c'est-à-dire une « puissance de contestation et de transformation des rapports d'autorité et des modes de légitimation traditionnels autrefois dominants ». On en vient à croire que même cette fille de la Raison n'a pu échapper à cette règle qui veut que le pouvoir corrompe.



Antoine Robitaille

Mettre en relief les limites des principes scientifiques d'objectivité et de neutralité

Stengers dénonce notamment la façon dont le discours scientifique est constamment récupéré pour exalter les incompétents du débat ou pour clore simplement celui-ci. Ici, elle réserve ses pires flèches à l'économie, discipline qui prétend que les lois régissant le social sont aussi prévisibles « que celle de la gravitation ». Stengers va jusqu'à écrire que les « prétendues lois du marché » constituent l'une des plus infâmes impostures intellectuelles de notre époque.

Le principal problème, selon Stengers, ne réside toutefois pas que dans cette récupération du discours. Bien sûr que la science a bon dos. Et ce n'est pas tant sa faute à elle que celle des « experts » qui s'en réclament. (Bien que, dans son texte, l'auteur semble entretenir une confusion entre le discours de type scientifique et la science elle-

même. C'est sans doute le défaut du livre.)

Très critique, Stengers, notons-le au passage, ne va toutefois pas aussi loin qu'un certain postmodernisme, dénoncé récemment avec fracas en France dans le pamphlet de l'Américain Alan Sokal et du Belge Jean Briemont (*Impostures intellectuelles*, Odile Jacob, 276 pages), tous deux physiciens. Ces derniers (qui s'en prennent entre autres à Stengers et Prigogine, sur une question fort technique au demeurant) relèvent des passages incroyables où un auteur comme Feyerabend, dans une lutte frénétique contre la Raison, qualifie la science de « superstition particulière ». (Nous y reviendrons. Mais disons tout de suite qu'une telle excommunication de certains auteurs par des scientifiques, bien qu'elle comporte une bonne part de saine réaction, tend à confirmer la crainte de l'usage de l'argument d'autorité soulevé par Stengers.)

Objectivité et neutralité

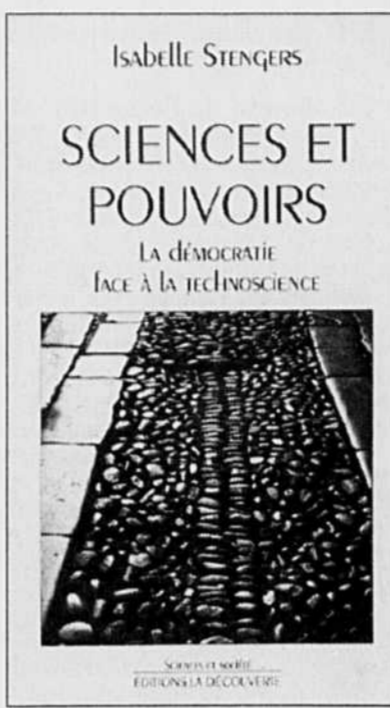
Mais revenons au propos de Stengers, qui vise surtout à mettre en relief les limites des principes scientifiques d'objectivité et de neutralité. Principes qui ne peuvent, selon elle, être appliqués à « des types de réalités qui posent des problèmes complètement différents les uns des autres ».

Le laboratoire selon Stengers? Un univers éminemment « artificiel », de « mise en scène », orchestré par le scientifique, selon les questions scientifiques que ce dernier se pose. Le savant y fait abstraction du monde. Quand il étudie l'humain, il souhaite presque que ce dernier laisse son cerveau au vestiaire.

Hérétique? Stengers n'affirme pas que la méthode scientifique ne produit que des « erreurs », faussetés ou mirages. Par exemple, si une infection la tenaille, notre philosophe avoue qu'elle se soignera avec une découverte scientifique salutaire: les antibiotiques! C'est qu'elle croit tout de même un peu à l'effectivité des interprétations que sont les théories scientifiques. Mais est-ce à dire, s'interroge en substance Stengers, que la science réussit pour autant à dévoiler l'ensemble de la réalité de la maladie? Ce que la scientifique « n'a pas établi scientifiquement, ce qu'il ne pouvait faire parce qu'il faut alors interroger le corps souffrant, est la réponse à la question qui intéresserait tous les humains: qu'est-ce que c'est, être malade? C'est-à-dire aussi: comment guérir? »

Par extension, toutes les questions, dont la politique se trouve actuellement saisie, où la technique et le social sont enchevêtrés (santé, infrastructures, communications, énergie, etc.), ne peuvent, dans la perspective de Stengers, être tranchées radicalement par la science. Elle ne peut, tel que l'ont toujours souhaité despotes éclairés et tyrans technocrates (dont l'idée remonte peut-être aux rois philosophes platoniciens), trancher de manière définitive les débats de société.

Isabelle Stengers tente de rappeler que la science, à toutes les périodes, a toujours surmonté ses propres limites grâce aux controverses qui l'ont animée.



Perspectives multiples

Stengers met en relief un aspect délibératif de la progression des sciences, c'est-à-dire le fait que plusieurs perspectives sur une même réalité puissent fournir presque une infinité de théories sur ces mêmes phénomènes. Les controverses scientifiques apparaissent, dans cette perspective, non pas comme un signe déplorable de la persistance de préjugés ou de dogmes, mais comme une preuve que la pensée humaine respire dans le débat. En dépend même le degré de fiabilité du savoir scientifique. Sans débat social, le risque est que l'on aboutisse à des catastrophes telles que Tchernobyl ou la fin du banc de morue dans les eaux canadiennes. (Deux exemples que Stengers utilise.)

Elle formule donc un vœu: « que soient activement intéressés tous ceux qui sont susceptibles de faire valoir une dimension de cette réalité, tous ceux qui peuvent contribuer à ce que le problème que nous posons à propos de "la" réalité prenne en compte les exigences multiples que nous impose cette réalité. »

Il s'agit donc d'une perspective sociale sur la science. Pour Stengers, « l'impuissance actuelle des citoyens face aux mutations imposées par le formidable pouvoir de la technoscience » n'est pas une fatalité. Sa conception de la science comme un ensemble de savoirs qu'il faut mettre à l'épreuve renferme selon elle une piste de solution. Solution qui passe par des collectifs « rassemblant des citoyens jugés jusque-là incapables de faire valoir leurs intérêts, ou porteurs d'intérêts jugés indignes d'être pris en compte ». Des collectifs de gens concernés, souvent incompétents sur le plan scientifique, qui n'ont pas peur d'interroger ainsi les savoirs: « en quoi et sous quelles conditions ceci est-il pertinent pour nous? ».

L'incompétent, dit Stengers, « démoralise » ainsi le pouvoir scientifique, qui l'empêche de déterminer sa vie sans son avis en ignorant ses intérêts. Il le fait parce qu'il se « méfie du progrès ». Qui en profitera, selon elle? La science, mais d'abord et avant tout la société et les citoyens.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Trois vies de femme

Une pour la chair, une pour la forêt, une autre pour la langue

L'AMOUR
DES TROIS SŒURS PIALE
Richard Millet
POL, Paris, 1997, 317 pages

GUYLAINE MASSOUTRE

Dans chaque pays, il existe des lieux qui cherchent à disparaître de la carte. Trop reculés ou discrets, à l'écart des migrations touristiques et relégués à un autre siècle, ces espaces méconnus tendent à devenir des « non-lieux » où l'on se rend « pour y éprouver » et « pour y être », comme l'a si bien écrit Renaud Camus, chez POL, l'an dernier, à propos du département de la Lozère. Non loin de là, plus au nord dans le vieux Massif central érodé, s'étend une autre enclave aux allures millénaires, la Corrèze, qui entre sous la plume de Richard Millet dans la meilleure littérature comme une nouvelle Atlantide.

Ce n'est pas à l'école de Brive, plus épique, que cette campagne montagnaise doit sa transmutation romanesque. Millet a porté toute son attention sur le haut pays de la Corrèze, un plateau battu par les vents, doté de rudes hivers et couvert de bois sombres, de couedriers et de ronces, où la présence légendaire des loups hante les esprits. Tel est le plateau de Millevaches, ainsi nommé pour ses sources, dit-on, dont les paisibles villages aux toits de lauze et d'ardoises, entre les lacs et les talus, les chênes et les blocs de granit, font la fierté de ceux qui ont le temps; les enfants, les écrivains et les retraités.

La fierté, c'est le sujet de ce livre, aussi universel dans sa spécificité qu'un roman de Faulkner. L'histoire se passe dans un hameau, entre deux familles, les Piale et les Barbatte. Ceux-ci possèdent une propriété élegante, appelée le château, en réalité un simple manoir autrefois fortifié, dominant une belle terre, tandis que les Piale sont d'humbles métayers sans le sou, attachés à leur lopin, quelques bois, prés et champs. Claude, le jeune narrateur, s'éprend d'un amour éperdu pour l'âme de ces gens, tout entière visible dans leur langue. Et il réussit à capter leur dignité, qui dresse son rempart face à l'ignorance du monde actuel, insoucieux de ses racines, de ses espaces fertiles et de ses sources vives.

Il n'est donc pas ici question de régionalisme ni de nostalgie, mais de ce qui fait le lien d'un être avec sa langue. Millet rend hommage à une façon de proférer qui « fait de nous autre chose que des oiseaux de nuit ». Une langue sensuelle et langoureuse, chaude et berçante, vraiment enchantée, qui plie en elle le temps et les générations, la terre et ses brumes et qui laisse parler le for intérieur tout en faisant entendre le silence, la cloche du village et le rigoureux français des instituteurs.

L'ainée des sœurs Piale, née en 1930, maîtresse d'école à la retraite, ressuscite la dernière nuit d'une civilisation pour Claude, ce freluquet goguenard, assez opiniâtre pour capter l'essentiel, « comme s'il avait déjà compris ce qu'elle était en train de comprendre ». Sur ces hautes terres où les gens ont toujours été « plus ignorants qu'une limace », les traces de la civilisation n'ont pas besoin de gloire. De ce palimpseste immémorial, Yvonne, telle une sorcière devant un grimoire, déchiffre toutes les inscriptions avec la simplicité et l'art des vrais savants. C'est qu'elle s'y connaît, en effets de style: la coquetterie, la roublardise, l'émotion, elle les choisit dans la palette des niveaux de langue. « Vieille rou-



rière de la parole », elle parle comme elle écrit, tandis que le narrateur la récrit comme il l'a entendue, fidèle non à la lettre mais à l'esprit, livrant dans ce dialogue des cœurs ouverts une magistrale leçon d'écriture.

Écoutons-les évoquer « ces petits gars aux trognes rougeaudes, aux yeux farauds ou sournois » jouer de « la langue des bois contre celle de la République » et, en vieillissant d'alcôve en alcôve, suivre le train des bêtes, les coutumes transhumantes et l'exode rural. Chacun a donné son éclat de bonheur éternel avant de disparaître, tout mal équilibré qu'il fut. Dans ce royaume aux accents de terre, l'insolence assurée d'un citadin ne peut que s'effacer devant l'orgueil tranquille des Piale. Car Yvonne sait parler de ses sœurs, Lucie-la-fadarde, la belle idiote, et Amélie la fière, comme elle impose le respect des secrets qu'elle devine chez ces hommes autour d'elles, qui les idolâtrant avec timidité, qui les empoignant avec rudesse, mais jamais mauvais.

Entre les petits plats et le tic-tac de la haute pendule, des « boisiaux de regret » offrent leur gerbe de rêves, de chutes du désir et d'envoies amoureux. La langue court, agile, sans ellipse, descriptive et charnelle à la fois, aussi souple que les bêtes sauvages. Elle prend aussi le temps de séduire et de ressasser le passé jusqu'à ce que le mystère sorte de la pénombre. Justement, il faut de la subtilité pour rendre la passion sylvestre de l'indépendante Amélie, qui choisira le bois des Barbatte plutôt que le « fils à pattes blanches », maître des lieux. Une satisfaction obstinée, étrange, innommable, sauf pour le génie féminin des Millevaches.

Alors, pourquoi décoller Amélie de la glèbe pesante, elle qui n'est pas une reine, comme le lui serine son père, mais une tête de mule? C'est parce que, sous ses souliers ailés, dans la ferveur farouche qui brûle son cœur, la liberté, la fierté et l'orgueil indomptable sont non pas la joie mais la raison d'exister. La dureté de la vie a beau y faire moins de bruit que les sapins qui craquent, le lecteur s'attachera aux personnalités fiévreuses de cette région. Ni le vin, ni la gnôle, ni les vents n'y ralentissent les cœurs.

Ce roman est un trésor de portraits frémissants. Pauvre humanité ballottée, versée hors du temps par le « carrosse d'amour ». C'est bon, disent-elles, « c'est ça être hors du temps, cette brûlure et cette fraîcheur insensées ». Les sœurs Piale se consomment comme des amantes d'un amour invisible. Peut-être espèrent-elles ce lecteur idéal qui, comme elles, aimera se perdre sur les sentiers, hésiter à la croisée des chemins et battre l'herbe pour chasser les serpents, avant de voir un visage d'ange et une face de gribouille se prendre par la main.

Centre de recherche en histoire de l'AMÉRIQUE FRANÇAISE

(Centre Lionel-Groulx)

- Lieu de mémoire, de recherche et de prospective
- Lieu d'information et de consultation (60 fonds d'archives, 32 000 ouvrages)
- Instrument de promotion de l'histoire nationale

Le Centre a un pressant besoin de ressources nouvelles pour survivre

C'est une institution unique en son genre qu'il faut sauver

Souscrivez aujourd'hui même à l'opération «SURVIE» du Centre de recherche en histoire de l'Amérique Française

«Ils gardent l'avenir ceux qui gardent l'histoire» (Lionel Groulx)

Souscription à l'opération «SURVIE»

Nom:

Adresse:

Téléphone: Profession:

Contribution de: (chèque joint)

Établir les chèques à l'ordre de:

La Fondation Lionel-Groulx (Opération «SURVIE»)

261, avenue Bloomfield

Outremont (Québec) H2V 3R6

Tél.: (514) 271-4759

N.B.: Les dons de dix dollars (10\$) et plus font l'objet d'un reçu officiel.

XYZ éditeur

Voilà une chronique intelligente, amusante, pleine d'inattendus rebondissements et qui, à la fin, prend l'allure d'une épopée.

André Pronovost
Kimberly, Mère de Dieu
264 p. • 19,95 \$

XYZ éditeur
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 525.21.70 • Télécopieur: 525.75.37

Société littéraire de Laval
Dîner littéraire
Vendredi, le 21 novembre, 1997 à 18h30
Conférencier **Monsieur Gilles Marcotte**
«La petite anthologie péremptoire de la littérature québécoise»
Chez **Le Capitaine Bernier**
3939, boul. Lévesque Ouest, Laval
R.S.V.P. 667-2666 • Coût 20 \$

Un **CURÉ** vraiment pas comme les autres!

«Où il est le p'tit Jésus, tabarnac?» touchera les lecteurs qui pourront y reconnaître un pan de leur vie, un coin de chez eux, ou ce tiraillement semblable à celui de Félix, entre les prescriptions célestes et ce qui se passe sur le plancher des vaches. Un curé amoureux? On peut frémir à la pensée que les deux termes seront éternellement inconciliables.»

292 pages, 29,95 \$

Julie Sergent,
Le Devoir,
25 octobre 1997

LIVRES PRATIQUES

LES PEURS DE VOTRE ENFANT

Stephen et Marianne Garber
Robyn Slpizman
Éditions Odile Jacob
Paris, 1997,
312 pages

«Maman, j'ai peur... peur du noir, peur d'un clown, peur du tonnerre, peur de la maternelle, et quoi encore? Un enfant a toujours peur de quelque chose. Que faire, que dire? Voici en résumé quelques conseils donnés par ces trois professionnels, dont le premier est psychologue et les deux autres des spécialistes des questions d'éducation: ne jamais minimiser la peur de son enfant; ne pas le forcer à affronter brutalement sa peur; éviter les réactions excessives; le préparer à toute nouvelle expérience; enfin, l'aider à affronter sa peur.»

LE GUIDE DES COSMÉTIQUES

Micheline Lortie, Les Éditions Logiques, Montréal, 1997, 220 pages

Dans cet ouvrage sans prétention, on trouve tout ce que l'on veut savoir sur les cosmétiques depuis l'épreuve du comptoir jusqu'aux cosmétiques-fiction en passant par les produits sans parfum, les soins pour peau sensible, les masques, les meilleurs produits de soins, les solaires, etc. etc.

LIVRES

ESSAIS QUÉBÉCOIS

Le monde est un texte

LA BULLE D'ENCRE

Suzanne Jacob
Boréal et Presses de l'Université de
Montréal, 1997, 132 pages

Suzanne Jacob, c'est un peu la femme-orchestre de la littérature québécoise. D'abord romancière et nouvelliste, elle a aussi pratiqué la chanson (en tant qu'auteure-compositrice-interprète) et plus récemment la poésie. Vingt ans après *Flore cocoon*, Suzanne Jacob délaisse maintenant la fiction pure. *La Bulle d'encre* est un essai qui s'aventure dans les méandres de la création littéraire pour poser une question, nous dit l'auteur d'entrée de jeu, qui n'a jamais cessé d'être présente, de s'amplifier même, au fil des années de carrière: celle du discernement. Comment un auteur sait-il que son texte est bon ou mauvais? Qu'est-ce qui l'incite à défendre l'intégrité de son manuscrit jusqu'à la dernière virgule, ou au contraire à remiser ou détruire celui-ci?



Robert Saletti

La réalité est d'abord faite de mots et d'images



La fiction de vivre

Pour l'écrivain, le monde est un texte. Et pour Suzanne Jacob, l'exercice de lecture du monde commence très tôt puisque, dès sa naissance, le nouveau-né est accueilli par des yeux qui l'entourent de leur désir de lire. Dès le tout début de la vie, l'enfant crie et la mère traduit ce cri par mille gestes et mille mots qui forment ce que l'écrivaine appelle le récit du lait: «Le lait vient toujours à travers le récit que fait de notre texte-visage et de notre cri la mère qui nous lit». Or, ce premier récit, ce récit nourricier, qui nous arrache à la mort d'avant la vie, à cette mort qui ouvre la vie avant qu'elle ne la conclue, n'est que le premier des pas qui amènent l'enfant à habiter le monde et à découvrir le «petit abîme de doute» qui existe, par exemple, entre la lune de la nuit et la lune du livre qu'on lui lit.

Pour s'aider à lire le monde, l'être humain aime se doter d'images de synthèse. La photo de Mao pour les chrétiens étaient des signes de la cohésion du monde, des tentatives pour éviter de basculer dans l'illisibilité, dans l'inhabitable, pour échapper au sens littéral de ce qui nous entoure. Aujourd'hui, selon Suzanne Jacob, il n'y a plus d'image de synthèse — bonne ou mauvaise —, mais le spectacle de ce vide nous est offert sans arrêt. Nous vivrions dans un monde qui a déraciné tous les symboles pour les inclure dans des réseaux d'écrans ou ils circulent dans les plus

imperméable des déluges. L'omniprésent écran — de télé, d'ordinateur, de surveillance — est devenu la fiction dominante.

Pourquoi «fiction» et pas «réalité» dominante? Parce que la fiction est la condition de la réalité, parce que la fiction est «cette élaboration continue d'un récit qui nous fonde dans le monde, qui nous permet de l'appréhender, d'y répondre et d'en répondre». Parce que la réalité est faite de mots et d'images avant d'exister par elle-même. Et c'est ici que le travail de l'écrivain et de l'artiste (la peinture et la musique sont aussi données en exemple) prend toute sa valeur. La fiction dominante est facilement réductrice, aliénante. Elle fait de l'œuvre un produit culturel, elle cherche dans l'œuvre ce qui se rapporte à la vie de l'écrivain, de l'artiste. Elle cherche du solide, des causes, des explications à tout prix. Elle cherche la réalité. Une réalité stable. Alors que la fonction de l'art est de nous proposer des versions diversifiées du monde. Être touché par l'art, c'est apprendre que tout peut être comme c'est, mais que tout peut ne pas être comme c'est aussi, et que vivre, c'est précisément se rendre compte que la vie est une activité de fiction. Vivre, c'est alors avoir la possibilité de décider de son rôle dans cette fiction.

Une œuvre collective

La Bulle d'encre n'est pas un essai aussi abstrait que le résumé — très partiel — que nous venons d'en faire peut le laisser croire. La réflexion qui nous y est proposée, si elle réaffirme la place centrale et cruciale de l'œuvre dans la démarche artistique et de l'œuvre d'art dans la compréhension qu'une société a du monde, ne vise pas à réifier la littérature ou à déifier l'artiste. Pour Suzanne Jacob, la littérature n'est pas l'aboutissement d'une démarche exclusivement littéraire. Autrement dit, l'écrivain ne puise pas nécessairement son inspiration dans les livres. L'écrivain est d'abord quelqu'un dans le monde, et son désir d'écrire s'inscrit dans le travail de lecture et de synthèse que chacun effectue dès sa naissance.

Cette manière de voir a des répercussions dans la forme même de l'essai, qui s'élabore autant à partir de conversations de la vie quotidienne (ou de ce qui y ressemble), de faits divers de la vie privée (la visite d'un peintre ou d'un réparateur d'ordinateur, l'histoire d'un enfant qui achève un chat blessé pour lui éviter de souffrir), qu'à partir de rencontres avec des écrivains (limitées ici à deux: Hermann Broch et Vic-

tor-Lévy Beaulieu qui, dans *La Mort de Virgile* et *Monsieur Melville*, creusent la démarche créatrice). Les procédés narratifs y sont au moins aussi importants que les arguments de raison. Des situations concrètes sont évoquées et des personnages (dont plusieurs enfants) sont dépeints de l'intérieur.

La Bulle d'encre est moins un texte argumentatif qu'un texte littéraire. C'est déguisée en narratrice que Suzanne Jacob nous parle, et même s'il est facile de penser que certaines descriptions, certains événements, ressemblent beaucoup à ce qu'elle a pu vivre (le livre est dédié à son fils), cette présumée ressemblance n'autorise rien d'autre que la constatation d'un rapport entre le vécu et le fictif. Au profit du fictif.

Écrire, c'est fixer des limites à un gouffre par un récit, nous dit Suzanne Jacob. C'est dans l'in vraisemblable que se fonde la possibilité du récit. L'œuvre littéraire relève d'un moi intime mais ne le révèle pas. Bien sûr, l'écriture hante ce moi intime, tourne autour, s'en rapproche, sans l'atteindre toutefois, car l'atteindre voudrait dire être emporté, englouti. Comme a failli être emporté Ishmaël, le narrateur de *Moby Dick*, dans la bulle noire du tourbillon où est disparu son navire. Cette bulle noire dont il s'approche en tournant, attiré par la suction du gouffre, et qui éclate en extrémis pour lui sauver la vie, c'est l'illisibilité absolue du monde. Cette bulle noire décrite par Melville — et à travers Melville par Beaulieu, et à travers Beaulieu par Jacob —, c'est la bulle d'encre de l'écrivain. C'est le grand passage qui relie la lecture, œuvre de tous, et l'écriture, œuvre d'un seul. L'écrivain — le vrai — est la personne la moins individualiste qui soit, car son travail consiste à tenter le diable de l'intime pour lui donner une résonance collective et peut-être, avec un peu de chance, universelle. *La Bulle d'encre* vient de gagner le prix de la revue *Études françaises*, qui couronne tous les deux ans un essai inédit. Un essai inédit et littéraire, dans le sens plein du terme. Un essai littéraire et, pour le cas qui nous concerne, de qualité supérieure.

rosal@videotron.ca

ESSAIS

Voyage au-dessus du monde

L'INTERVIEW AVEC DIEU

Manifeste pour un troisième millénaire

François Harvey
Triptyque, Montréal
1997, 129 pages

CAROLINE MONTPETIT
LE DEVOIR

François Harvey a voulu refaire le monde. Déçu, dans sa quête de sens et de résultats, de ses lectures philosophiques, de ses entretiens avec les autres hommes, ce journaliste a choisi de s'en remettre à plus grand que lui pour trouver le sens de la vie. Blagueur, énigmatique, insaisissable, fuyant et omniprésent en même temps, Dieu, Celui qui est interrogé, s'est complaisamment prêté au jeu et lui a soufflé les réponses, des réponses. *L'Interview avec Dieu*, le premier ouvrage de François Harvey, est un compte rendu de cet entretien. Il s'intéresse à la morale, à l'éthique, mais aussi à la grandeur et à la beauté. Sa valeur fondamentale est l'amour, dit l'auteur en entrevue. Cet amour qui, «lorsqu'on le subordonne à d'autre chose, que ce soit l'argent, la carrière et la liberté», nous laisse à la dérive.

Plantons d'entrée de jeu le contexte et le rapport de force. L'interviewé, cet immense invisible, est «le seul à prescrire les maladies, et le seul à permettre aussi leur guérison». «Je suis, dit-il, le seul imprésario. J'ouvre et je referme les rideaux selon mon choix.» Comme la vie, dans son sens le plus profond, il s'exprime souvent par énigmes. Dans ces moments-là pourtant, la poésie seule du texte suffit pour en justifier la lecture. Au sujet de la guerre et du conflit israélo-arabe, Harvey, glissé dans la peau de Dieu, écrit par exemple que ces gens «constateraient bientôt que le ciel au-dessus d'eux est le même pour tous, et que même un habile voleur serait incapable d'en soustraire une parcelle» s'ils se découvraient «un goût commun pour une liqueur faite d'alcool et substances aromatiques...». Les difficultés que l'ouvrage présente méritent qu'on les surmonte. Et progressivement se dessinent aussi dans le texte des leçons plus claires.

Quelques leçons

De la justice, par exemple: «toute droite, engagée à fond dans le ridicule et le maniérisme, la justice des hommes tourne en rond avec confiance», ou encore de l'amour: «L'amour est un vêtement solide qu'on confectionne en prévision de l'automne. Il est dommage que vous y voyez un bateau emporté par le courant; étonnez-vous qu'il s'échoue sous l'ardeur des combats! Bien des animaux s'aiment mieux que vous».

Ce sont des leçons radicales, logées loin des idées communes, faisant «table rase des enseignements reçus, dans le fond comme dans la forme», que nous propose l'auteur. L'invité suprême a bien sûr un point de vue tout autre que celui des hommes. C'est ce qui lui vaut ses critiques absolues, sans appel, de certaines institutions humaines, dont l'école, «un fossile qu'il faudrait nettoyer», la famille, où l'air est désormais «vicié», «Ce n'est pas quelqu'un qui va consentir à s'asseoir et à négocier», dit, au sujet de son invité, le journaliste Harvey, qui admet croire qu'à la racine de la vie réside authentiquement «le plus génial et le plus radical des artistes».

Entre autres sujets controversés, on peut lire le Tout-Puissant disant, de l'avortement: «Pourtant les enfants sont mignons; je sais que vous êtes troublés, inquiets, mais ils sont la base de l'édifice au sein duquel les sourds que vous êtes recouvreront l'ouïe.» De l'État, qui ne relève pas de la création originelle, Dieu dit par exemple: «A mon échelle, il n'offre pas plus d'influence et d'intérêt que le dernier des protozoaires. L'État est votre problème!», et de la démocratie: «Elle est la base de votre maladresse. Comme si on ordonnait à un fruit de faire du patin à

roulettes! [...] la vraie démocratie fait cette belle action que de distribuer également les richesses».

Et il ne ménage pas les prétextes, en lançant qu'«ils attirent les enfants chez eux en leur donnant des bonbons, puis les suçent et les mordent... Il faudrait qu'ils se donnent une nouvelle orientation, qu'ils ouvrent de nouveaux circuits».

La plume qui a écrit ces lignes est sans équivoque celle d'un poète inspiré. Harvey dit avoir choisi la voie poétique parce qu'«elle ne ferme pas les concepts», et parce que cette langue ouverte, «plus organique», «lance des suggestions» et «ne s'adresse pas juste à l'intellect». Pourtant, admet François Harvey, l'auteur n'est ni prophète ni Dieu. En fait, sa conscience de Dieu lui est venue en même temps que l'admission de son échec à trouver lui-même les réponses à ces questions. Malgré tout, les solutions qu'il a finalement trouvées aux questions telles que «Pourquoi souffrons-nous?» ou «Expliquez-moi ce que c'est que la vérité?» demeurent très personnelles. Dieu n'étant, pour le commun des mortels, ni très loquace ni très prodigue de textes initiatiques.

Les réponses d'Harvey ouvrent cependant la voie à une discussion avec d'autres. «C'est à moi-même que ce livre a d'abord été le plus utile», reconnaît-il.

Sous-titré *Manifeste pour un troisième millénaire*, l'ouvrage est en fait à la fois «récit fantastique», «essai philosophique» et «poème-fleuve sur l'univers et la vie», comme on peut le lire en quatrième de couverture. Révolutionnaire, rafraîchissant, soufflant comme un grand vent balayant nos conceptions du monde, il est aussi un chant de grâce et de reconnaissance à la fondamentale beauté du monde.

XYZ éditeur

MIEKE BAL
IMAGES LITTÉRAIRES
OU COMMENT LIRE VISUELLEMENT PROUST

«L'étude qui suit est consacrée à [une] question de méthode, élaborée à travers une lecture «visuelle» de Proust. Dans l'œuvre de cet auteur, les rapports entre texte et image sont explorés dans toute leur complexité.»

Mieke Bal.
Images littéraires
ou Comment lire visuellement Proust

228 p. • 24,95 \$

XYZ éditeur
1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: 525.21.70 • Télécopieur: 525.75.37

Zoé Valdés
LA DOULEUR DU DOLLAR

Amour et sexe à l'ombre de Fidel Castro...

«Roman d'amour fou, pamphlet, polar, document, ce roman total est aussi une partouze cosmique [...]» (Bernard Loupias, *Le Nouvel Observateur*)

LEMÉAC

Achetons livres et disques

Service à domicile ou à la librairie. Petite ou grande collection. Nous payons le bon prix. Argent comptant. Venez rencontrer Nathalie ou ses collègues.

Vendons livres neufs à prix réduit

4075, rue St-Denis (angle Duluth) Montréal (514) 288-5567

Le Monde dans tous ses états

L'ÉTAT DU MONDE

L'ÉTAT DU MONDE

Le seul annuaire économique et géopolitique mondial

Un bilan de l'année des 225 pays du monde, et une chronologie générale

Des analyses thématiques des tendances planétaires actuelles

704 pages, 27,95 \$

LE DEVOIR **CKAC 730** **Boréal**
RADIO-MEDIA Le pouvoir des mots Qui m'aime me lise.

La nouvelle édition de la cathédrale de **VLB!**

CEUVRES COMPLÈTES
TOMES 15, 16 et 17

MONSIEUR MELVILLE

LECTURE-FICTION

«Toi Stéphane, as-tu lu Victor-Lévy Beaulieu? *Monsieur Melville?* Tu devrais. Un grand livre.»

Pierre Foglia, La Presse, 4 novembre 1997

LES ARTS

ARTS VISUELS

L'automne Rousse

L'artiste français anime et accompagne deux expositions dont la galerie Graff est le lieu et la cause

ANAMORPHOSES, ARCIMBOLDESQUES ET IMAGES SPÉCULAIRES

Galerie de l'UQAM
1400 rue Berri, salle J-R160
Jusqu'au 22 novembre

GEORGES ROUSSE ŒUVRES RÉCENTES

Galerie Graff
963, rue Rachel Est
Jusqu'au 15 novembre

BERNARD LAMARCHE

Décidément, Georges Rousse est partout à Montréal cet automne. Georges Rousse? Mais oui, on vous en avait parlé à l'occasion du dernier Festival des films sur l'art, en mars,

l'an passé. Le film *De la ruine à la lumière*: Georges Rousse documentait la genèse d'un projet de l'artiste français à la suite du tremblement de terre de Hansin, au Japon, en 1995. Invité par des pairs, Rousse avait peint l'intérieur des bâtiments détruits en des compositions ingénieuses qui, fidèles à la manière qu'a imposée l'artiste au fil des ans, restructuraient totalement l'espace (que l'artiste photographie par la suite). Ces photographies, l'artiste en expose actuellement dans deux lieux différents (quoique semblables, vous verrez pourquoi), à l'UQAM, dans la convenue et somme toute décevante exposition *Anamorphoses, arcimbol-desques et images spéculaires*, de la conservatrice Jocelyne Lupien, ainsi qu'à la galerie Graff, où sont accrochés ses plus récents projets.

Pour compléter le portrait, sachez que Rousse a réalisé un projet ici même, à Montréal, dans les locaux désaffectés de l'ancien Atelier multi-technique du pavillon de design de l'UQAM. Vous ne pourrez le voir sur

place, comme c'est souvent le cas pour ce qui est des chantiers de l'artiste, mais Rousse a aimablement accepté, à la suggestion de Lupien, de reproduire la photographie en ces pages, en premier mondial (!).

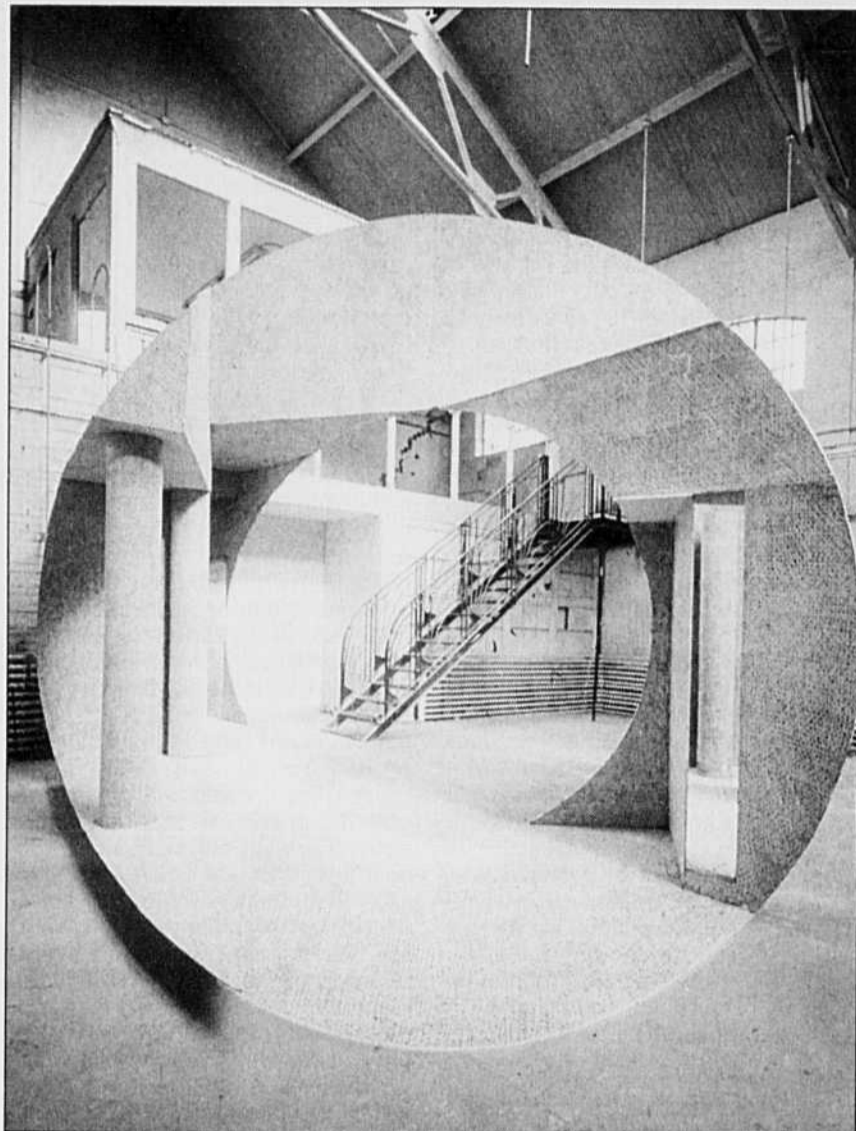
Depuis plus d'une dizaine d'années, Georges Rousse s'immerse dans des endroits vétustes en voie d'être transformés ou démolis pour y peindre des compositions pour la plupart géométriques à même le décor de ces espaces. En jouant des caprices de la perspective que sont les anamorphoses, Rousse produit des images trompeuses toujours ludiques, posant souvent problème à la compréhension de leurs structures, en ce sens qu'il se sert de la photographie pour redresser les motifs qu'il peint dans l'espace et, inversement, pour écraser cet espace afin que les images s'imposent. Un processus double, que Lupien explique dans la publication qui accompagne l'exposition de l'UQAM, en ces termes: «Par rapport au trompe-l'œil qui possède aussi deux temps de lecture [...], l'anamorphose offre ceci de particulier qu'elle diffère l'effet de saisissement pour un certain temps.»

Par ailleurs, la production de Rousse fraye de façon surprenante du côté des œuvres *in situ*, selon une modalité toute singulière qui veut que l'artiste prenne en considération les données spécifiques au lieu afin de mieux les nier pour leur imposer, par la photographie, des espaces virtuels. Ces espaces doivent ultimement leur existence au seul pouvoir de la photographie.

La sélection de trois pièces présentées dans *Anamorphoses, arcimbol-desques et images spéculaires*, indépendamment du thème qu'au bout du compte elles déplacent à souhait, retrace en trois moments les développements de la production de Rousse. Au fil des ans les œuvres de ce dernier ont gagné en complexité, démultipliant constamment les ambiguïtés spatiales, passant de l'inscription d'une grille colorée sur l'espace polymorphe d'une ancienne architecture, au déploiement d'une grille bleutée sur les courbes en profondeur d'un escalier, jusqu'à l'utilisation de miroirs pour aspirer des espaces hors-champs. À la galerie Graff, parmi les quatre projets qui y sont présentés, deux se démarquent, *Vienna* (1996), avec son cercle blanc qui s'inscrit dans la noirceur peinte d'un escalier et *Oberhausen*, qui complique l'affaire en découpant des pans de murs pour intégrer l'enfilade de plusieurs pièces au sein de ces perspectives déliantes (et alors là, Rousse s'approche à sa manière des découpages d'édifices de Matta-Clark).

De l'anamorphose et autres cabrioles

L'exposition *Anamorphoses...* reprend essentiellement les propos que



Montréal, 1997. Le projet le plus récent de Georges Rousse réalisé dans les locaux désaffectés de l'Atelier multi-technique du pavillon de design de l'UQAM.

SOURCE GEORGES ROUSSE

Lupien développaient dans un ancien numéro de *Parachute*, dans *Georges Rousse ou la dérobade de l'anamorphose* (1986, n° 42). De fait, le texte du catalogue reprend de larges extraits de ce texte. Prenant alors appui sur le célèbre tableau de Holbein, *Les Ambassadeurs* (1533), Lupien inscrivait Rousse dans une suite historique, qu'elle souligne encore aujourd'hui, et qu'elle élargit à d'autres notions, celles d'arcimbol-desque et d'images spéculaires, pour introduire la production de Pierre Ayot, Serge Tournant, Thomas Corriveau et Peter Gnass. Tous des artistes qui, étrangement, sauf à l'exception de Gnass, ont été associés de près à la galerie Graff. Ce qui affiche d'emblée le propos extrêmement réducteur de l'exposition. C'est qu'à vouloir inscrire historiquement ces productions dans les mouvances de l'histoire, Lupien charcutait par la suite l'histoire contemporaine à (presque) une seule institution. Or, ce n'est pas sans soulever quelques problèmes.

Encore une fois, qu'on s'entende bien. On a strictement rien contre une exposition thématique qui fasse place presque exclusivement à des artistes de Graff, après tout, ce serait nier l'histoire que de rejeter l'importance de ces artistes, ainsi que de la

galerie, pour l'histoire de l'art au Québec. N'allez pas répandre la rumeur qu'une dent serait aiguisée ici contre ces artistes. Ce qui apparaît pour le moins suspect dans cette affaire, c'est la réduction du thème à ces artistes et du coup, à une seule galerie. Autrement dit, si on a voulu faire une exposition des artistes de la galerie Graff, et manifestement, vu les rejets que les choix effectués impliquent, qu'on l'annonce comme tel, et qu'on titre plutôt pour reprendre le titre du remarquable catalogue de 1987 *L'anamorphose (Le monde)* selon Graff.

Des manques criants

Ce n'est pas qu'une question de titre. Cela passerait sans doute si l'exposition ne s'affairait pas à soutenir d'aussi ténues définitions des concepts qu'elle aborde. Va pour les arcimbol-desques, quoique les œuvres de Thomas Corriveau du milieu des années 80 qui y sont montrées vieillissent terriblement mal, datées qu'elles sont en fonction des développements de ce type d'images aujourd'hui. À ce compte, l'exposition aurait eu tout à gagner d'inclure les travaux de Claude Perreault, des collages hyperréalistes, des portraits de gens connus, très ressemblants, qui, au fur

et à mesure qu'on s'en approche, se révèle être des iconographies pornographiques fragmentées. Ce rapprochement aurait réussi à montrer les allégeances Pop de Corriveau, replaçant ce dernier dans un contexte mieux défini.

Idem pour la question des images spéculaires (qu'on entend ici comme intégrant des éléments hors champ), qui sont réduites ici aux œuvres qui intègrent le miroir pour retourner au spectateur sa propre image, afin de lui faire prendre conscience de sa propre condition de regard. Ici, c'est tout simplement une conception mécaniste qui l'emporte. Certaines productions, absentes de l'exposition, reprennent les effets de ces dispositifs, sans pour autant utiliser aussi explicitement la réciprocity simple qu'implique les miroirs. Encore heureux que l'œuvre de Serge Tournant, *Hommage à Magritte*, de 1972, avec ses jeux de miroirs qui font se jouter des lignes vertes et rouges, possède encore tout son aplomb (sans oublier sa Mona Lisa morcelée reconstruite par la vidéo, *Mona* de 1973-75).

Toutefois, le fait d'avoir réduit à aussi peu d'artistes ces problèmes pourtant pertinents aujourd'hui, révèle le côté didactique de l'entreprise. On se demande pourquoi ont été évincés Jean-François Cantin et, plus grave encore, étant donné la très troublante installation *Eye to Eye/Ceil pour œil* (1993) qu'il avait reprise à Circa, en décembre, Juan Geuer, pour ne nommer que ceux-là. Et dans ces cas, on ne s'approche même pas

des métaphores du spéculaire comme Thierry Kuntzel en proposait chez Blouin l'hiver dernier. Pour le reste, la proximité entre l'œuvre de Peter Gnass et celles de Rousse constitue un jumelage loquace. L'œuvre de Gnass ne joue pas de la mystification de l'autre, permettant, à travers sa propre syntaxe, de bien situer ce qui les distingue. Gnass a peint une forme géométrique jaune à la surface d'une photographie d'architecture urbaine, ajoutant des éléments ready-made au sol de la galerie, partiellement peints en jaune.

Marie-Chrystine Landry

Dans la galerie principale de Graff, il nous sera malheureusement impossible d'y revenir plus longuement, on retrouve les toujours très appréciées maquettes de Marie-Chrystine Landry, qui possèdent la particularité d'être de véritables fictions. En effet, il n'y a pas de référents aux constructions miniatures de Landry, hormis qu'elles en appellent au genre paysagiste et à ses schèmes culturels. Dommage qu'elles soient noyées par la masse des événements majeurs de la saison, à voir tout de même, ces *Scènes pour un pique-nique en Toscane*, jusqu'au 15 novembre.

LES ICONOCLASTES

(petites impertinences sur l'art de plaisir)

Pierre Ayot
Christian Barré
Luc Béland
François-Marie Bertrand
Lucie Duval
Andrew Foster
Pierre Fournier
Mare Hyland
Sylvie Laliberté
Paméla Landry
Jean Lantier
Serge Lemoyne
Serge Murphy
Silvio Palmieri
Denis Roussseau
Laurie Walker

Commissaire invité:
Gaston St-Pierre

À la Chapelle historique
du Bon-Pasteur
100, rue Sherbrooke Est,
Montréal

Renseignements:
(514) 872-5558

VERNISSAGE:
le samedi 8 novembre,
de 14 h à 16 h

du 15 au 29 novembre

EVA S. PRAGER

Portraits, paysages
& natures mortes : un aperçu

GALERIE DOMINION
1438, rue Sherbrooke O., Mtl 845-7471

GALERIE DE BELLEFEUILLE

PETER KRAUSZ

LANDSCAPE AND MEMORY:
ENTRE CHIEN ET LOUP

L'exposition se poursuit jusqu'au 13 novembre
1367, AVENUE GREENE, WESTMOUNT TEL: (514) 933-4106
lun.-sam.: 10h-18h • dim.: 12h30-17h30

DUFY MATISSE

AQUARELLES,
DESSINS, HUILES,
BRONZES

JUSQU'AU 15 NOVEMBRE

WADDINGTON & GORCE

1446, rue Sherbrooke Ouest
Montréal H3G 1K4

Tél.: 847-1112 Fax: 847-1113

Du mercredi au samedi de 10 h à 17 h

PIERRE AYOT • LUC BELAND • CHRISTIAN BOLTANSKI • SYLVIE BOUCHARD • GILBERT BOYER

GIUSEPPE PENONE • ROYDEN RABINOWITZ • KEITH SONNIER • HAIM STEINBACH • ANTONI TAPIES • MARTHA TOWNSEND • RENÉE VAN HALM • BILL WOODROW

L'abécédaire du Musée



L'art contemporain
c'est facile comme a, b, c !

L'alphabet en 26 œuvres
de la Collection
À compter du 9 novembre 1997

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

185, rue Sainte-Catherine Ouest, Montréal
Téléphone: (514) 847-6212
Métro Place-des-Arts

Détails: œuvres de Robert Adrian X,
Martha Townsend, General Idea

CHRISTIAN KIOPINI • BERTRAND LAVIER • JEAN-PIERRE MORIN • KENNETH NOLAND • ALFRED PELLAN

Exposition prolongée

BARBARA KUPER

Sculptures

25 ans avec

GALERIE DOMINION

1438, rue Sherbrooke Ouest, Montréal 845-7471

jean-paul riopelle

Peintures et dessins sur papier 1953-1989

Jusqu'au 22 novembre

Conférence le samedi à 11 h. Entrée gratuite

GALERIE SIMON BLAIS

4521, rue Clark Montréal H2T 2T3 514.849.1165 Ouvert du mardi au samedi de 10 h 00 à 17 h 30

* LES PARADIS DU MONDE *

L'ART POPULAIRE DU QUÉBEC

du 23 octobre 1997 au 1^{er} mars 1998

Venez faire connaissance avec l'artiste

Recycleur inventif

Florent Veilleux

et ses créations surprenantes.
Ce DIMANCHE de 13 h à 16 h

MUSÉE McCORD

690, rue Sherbrooke Ouest. Métro McGill, autobus 24
Information: (514) 398-7100



Cette exposition a été réalisée par le Musée canadien des civilisations avec l'appui de la Compagnie Ford du Canada Limitée

LES ARTS

ARTS VISUELS

Sur papier

Montrer la diversité des avenues empruntées par Riopelle

TIGRE DE PAPIER

Jean-Paul Riopelle
Peintures et dessins sur papier
1953-1989
Galerie Simon Blais
4521, rue Clark
Jusqu'au 22 novembre

BERNARD LAMARCHE

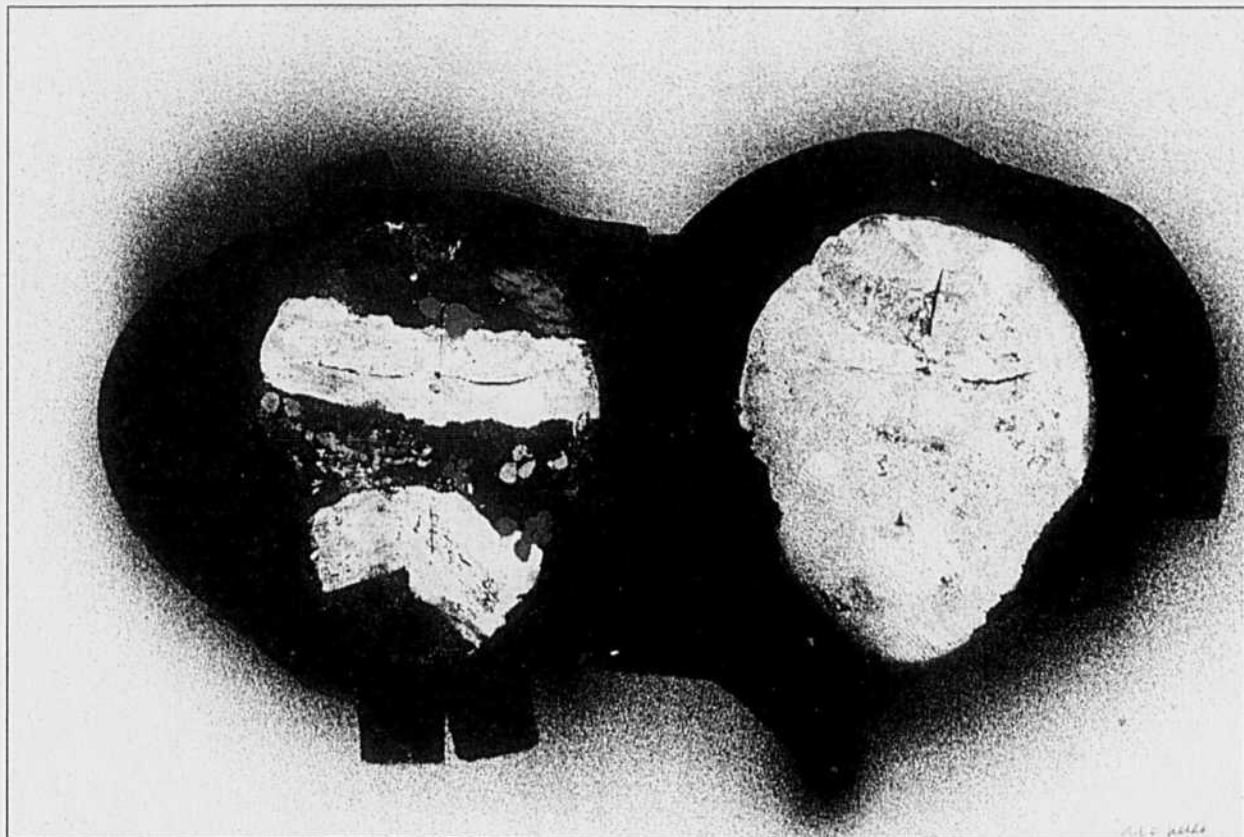
Il faut désormais compter sur la galerie Simon Blais pour présenter annuellement des expositions à caractère historique. L'an passé, la galerie proposait une petite rétrospective des œuvres de Yves Gaucher, au sein de laquelle se cachaient quelques pièces inédites. On l'aura constaté, essentiellement consacrée à des œuvres qu'on dit mineures ou qui sont généralement reléguées au rang d'esquisses ou d'essais préparatoires, la série d'expositions que Simon Blais poursuit s'évertue à valoriser des œuvres sur papier. C'était le cas pour Gaucher, c'est encore vrai pour les dessins et peintures sur papier de Riopelle, actuellement en vitrine, et ce jusqu'au 22 novembre.

On y présente des pièces qui sont des œuvres à part entière, qui ne débouchent pas directement sur la réalisation d'une œuvre majeure et qui, chez Riopelle, permettent de mieux saisir les problèmes techniques auxquels le peintre, graveur et sculpteur a eu à faire face au long de sa carrière.

Encore une fois, Simon Blais aura su créer l'événement. Entre autres par la rareté de certaines pièces, mais aussi par la générosité avec laquelle il a su dénicher ces travaux afin d'en constituer une exposition qui ne soit pas seulement apte à susciter l'intérêt des acheteurs, mais qui dépasse ces velléités commerciales en réunissant suffisamment d'œuvres pour montrer la diversité des avenues empruntées par Riopelle dans sa pratique du dessin.

Comme quoi les entreprises commerciales n'empêchent pas de faire un travail qui, s'il n'est pas de la conservation à proprement parler, se permet de donner un souffle particulier à un corpus d'œuvres. De fait, Blais s'est permis de réaliser un élagage consciencieux parmi les diverses périodes de Riopelle qui, on le sait, n'ont pas toujours été d'égales qualités. C'est pourquoi vous ne trouverez pas d'œuvres du milieu des années 80, et à juste titre.

Bien sûr, il ne s'agit que d'un échantillonnage restreint. Autrement, il y a suffisamment d'œuvres sur papier pour tapisser des murs en-



Rois de Thulé VII, de Jean-Paul Riopelle

tiers de musées, qu'elles soient de la main de Riopelle ou de celles de maîtres graveurs pour ce qui est des œuvres d'interprétation, une nuance importante lorsque vient le temps d'établir un catalogue raisonné. Or, c'est précisément la tâche que s'est donnée la fille de Riopelle, Yseult Riopelle; établir le plus exhaustivement possible le catalogue des œuvres de son père, un projet dont on entend parler depuis un moment déjà et qu'on attend avec de plus en plus d'enthousiasme. A ce sujet, nous indiquons le prologue du catalogue de l'exposition *Tigre de Papier*, signé Simon Blais, on a jusqu'à maintenant répertorié pas moins de 5000 œuvres. C'est grâce à ce concours que l'exposition à la galerie Simon Blais a été menée.

Avec l'exposition des estampes de Riopelle, en mars-avril 1997, *Riopelle, les plus belles estampes 1966-1995*, Blais est réellement en train de se construire une expertise enviable sur le marché des œuvres de Riopelle. Une histoire à suivre. Notez que, dans le cadre de l'exposition, des rencontres-conférences auront lieu tous les samedis à 11 heures, animées par le galeriste Simon Blais, Yseult Riopelle et Gianguido Fucito, ancien marchand, connaisseur de l'œuvre de Riopelle.

CHRONIQUES ET AUTRES SUITES

Francine Simonin
Galerie Eric Devlin
460, rue Sainte-Catherine Ouest
espace 403
Jusqu'au 15 novembre

Autre lieu pour les œuvres sur papier et le dessin. De retour de Neuchâtel, en Suisse, où le Musée d'art et d'histoire de l'endroit lui consacrait ses salles, Francine Simonin revient exposer ses récentes *Chroniques et autres suites* à la galerie Eric Devlin, jusqu'au 15 novembre.

Après avoir été inaugurés dans le cadre d'une exposition qui emprunte la formule risquée des confrontations, une intervention du conservateur Walter Tschoop, conservateur du département des arts plastiques du musée, les dessins de Simonin sont mis en relation avec les œuvres de Barbara Ellmerer (deux artistes séparées de 20 années), une artiste suisse dont les œuvres récentes jouent sur les nuances de blanc afin de rendre évanescentes les motifs de la représentation. Un rapprochement entre Simonin et ces œuvres, donc, qui, bien qu'on n'ait pas vu les résultats en salles d'exposition, a de quoi étonner,

vu les récents travaux de Simonin, passablement plus expressifs que ceux de Ellmerer.

En effet, les œuvres de Simonin, celles présentées chez Devlin actuellement comme les précédentes, exploitent la ligne de manière beaucoup moins réservée que l'autre. D'ailleurs, l'idée du rapprochement entre ces deux artistes, nous révèle Tschoop dans le luxueux catalogue produit à l'occasion de l'exposition, exploite «la

circulation de lignes fortes dans des travaux sur papier grand format» qu'il avait vue lors d'une exposition de Simonin en 1990 à Auvernier.

On ne saura contredire Tschoop à ce sujet, les œuvres de Simonin, peut-être davantage les toutes dernières que certaines des précédentes, conservent des élans d'un expressionnisme abstrait connu, servi toutefois selon une sauce tout de même personnalisée. Grattages, frottements et autres procédés de gravure se côtoient dans des compositions dont les meilleurs exemples proposent des éléments paysagers et rythmiques intéressants. Particulièrement dans la série des *Chroniques archaïques*, de larges formats aux fonds colorés, qui explorent, on le découvre lentement, les relations entre des fonds variables en couleur et par l'ajout de rehauts de taches blanches qui viennent singulariser l'œuvre (au contraire de tirages sériels) et des réseaux de lignes constants d'une œuvre à l'autre (mototypes et pointe sèche).

Dans la petite salle, également, des échantillons d'une série de 300 petits dessins présentés à Neuchâtel, qui reprennent comme fond des formes récurrentes au pochoir à l'encre, qui deviennent la base pour des compositions qui ne les intègrent que pour mieux s'en détacher. Ce genre d'exercices, souvent repris, révèle souvent des moments singuliers, surtout chez une artiste aussi aguerrie que Simonin. Cette dernière série, l'artiste la désigne comme des *Chroniques concentriques*. On ne saurait en dire autant de la série des *Chroniques maritimes*, ces dernières reprennent des schémas paysagistes souvent rencontrés, qui n'ont pas le même souffle que les deux autres séries exposées.

CHAGALL, DUFY, MATISSE

Waddington & Gorce
1446, rue Sherbrooke Ouest
Jusqu'au 15 novembre

Une invitation, ce dernier paragraphe, plutôt qu'un commentaire. La galerie Waddington & Gorce a concocté une petite exposition de quinze dessins et deux sculptures d'artistes associés au développement de l'art moderne au XX^e siècle, à savoir Marc Chagall (deux œuvres), Raoul Dufy (huit œuvres) et Henri Matisse (sept œuvres, dont deux bustes).

Rien pour supporter un quelconque discours, l'exposition est tributaire davantage de la disponibilité de ces œuvres sur le marché. Le détour en vaut tout de même la chandelle, car ce sont de petites merveilles que la galerie nous place sous les yeux. On n'a pas les œuvres les plus radicales de ces artistes (par exemple, les dessins de Dufy, gracieux et sophistiqués, sont antérieurs à son passage dans le groupe des Fauves), mais des œuvres fines qu'on n'a jamais l'occasion de voir. Il y a tout de même un buste de Matisse de 1910, *Jeanette I*. Aussi en lice, une *Tête* de 1951-52, qui correspond aux années de papiers découpés de Matisse, au moment où il travaillait à la chapelle de Vence, peu avant sa mort, à Nice, en 1954. Pour revenir à Dufy, finalement, il faut voir le magnifique dessin *Quai Bourbon, Paris*, de 1904, qui propose de superbes jeux de perspective. A voir absolument.



Bust of a Woman, de Henri Matisse

22 jeunes artistes québécois exposent au Musée!

Rencontre avec les artistes
chaque mercredi à 19 h

DE FOUQUE ET DE PASSION
JUSQU'AU 4 JANVIER 1998

MUSÉE D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL

LE DEVOIR

Pentacom
Stratégie-Créativité

Métro Place-des-Arts - Renseignements : (514) 847-6212

Yoshio SHIRAKAWA

Les Avant-gardes au Japon 1920-1970

Les expositions se poursuivent jusqu'au

**Centre international
d'art contemporain
de Montréal**

Du mercredi au dimanche • De midi à 18 h

Renseignements : 288-0811

Adresse électronique : ciac@odyssee.net

Site : <http://www.odyssee.net/~ciac>

21 décembre

314

rue Sherbrooke Est

CANADIAN YEAR OF
ARTS AND CULTURE
1997
ANNÉE CANADIENNE
DES ARTS ET DE LA CULTURE
1997

CROWNE PLAZA
HOTEL - METRO CENTRE

La Brosse
Dessins - Peintures - Sculptures

UN ÉVÉNEMENT UNIQUE!

ÉLOGE DE LA JOAILLERIE D'ART AU QUÉBEC, de 1930 à nos jours

VERNISSAGE LE 9 NOVEMBRE À 13 H 30

Cette exposition, une production de la Maison Hamel-Bruneau, est une présentation du Conseil des métiers d'art du Québec, en collaboration avec le Musée du Château Ramezay

Plus de 140 œuvres de 33 des
meilleurs joailliers du Québec

JUSQU'AU 11 JANVIER 1998

Musée du Château Ramezay
280, rue Notre-Dame Est • (514) 878-2787 (ARTS)

Heures d'ouverture :
du mardi au dimanche :
10 h à 16 h 30

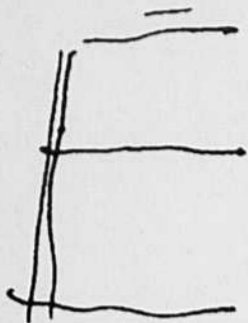
SOPAC

Maison Hamel-Bruneau

Madeleine Dansereau

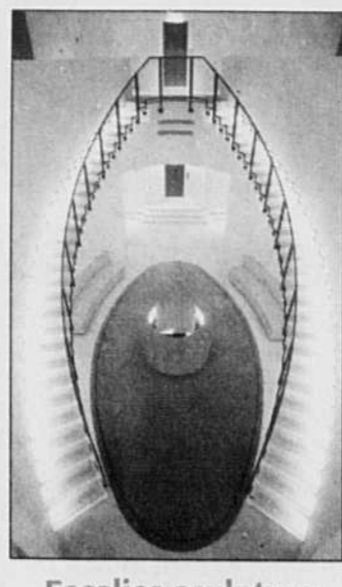
PHOTOS: YVAN BINEAU

Roger Lucas



Événement:
Andrée Putman donnera une conférence lundi qui vient, à 18h, à l'Université de Montréal, salle Ernest-Cormier (entrée libre).

FERMIES



Escalier-sculpture

Andrée Putman SOUSTRAIRE, dit-elle

On présente toujours Andrée Putman comme «la grande dame du design d'intérieur français», périphrase qui colle aussi bien à son statut professionnel qu'à sa haute silhouette racée.

Andrée Putman, c'est un parcours de quelque 50 ans, c'est une kyrielle de créations, sublimes de raffinement et de retenue, allant de l'infiniment petit (objets, mobilier) à l'infiniment grand et glorieux (aménagement de musées, de boutiques et d'hôtels de luxe à travers le monde, intérieur du Concorde, aménagement de bureaux, dont celui de l'ex-ministre Jack Lang), sans oublier l'inattendu, comme ce décor du dernier film de Greenaway, *The Pillow Book*.

Plus qu'une grille ou un style, Andrée Putman, c'est une attitude. Une manière de voir, de choisir, un état d'être qui se dessine, en filigrane, dans les propos qu'elle tenait, le 20 octobre dernier, à Paris, de sa voix grave et râpeuse. Elle avait fixé le lieu de l'entrevue au mythique café de Flore (celui de Sartre, Beauvoir et cie), au cœur de ce Saint-Germain qui l'a vue grandir puis, très vite, ruer dans les brancards du «bon goût» à la française, qu'en égarée des avant-gardes elle a contribué à mettre sens dessus dessous. «*Tout ce que j'ai fait, résume-t-elle, est venu de ma rébellion contre mon milieu.*»

Sophie Gironnay

Sophie Gironnay: Vous êtes invitée à Montréal par un organisme, FERDIE, qui veut promouvoir un programme universitaire en design d'intérieur. Et pourtant, vous, votre formation en design...

Andrée Putman: — Ma formation à moi? Zéro. J'étais à un talk-show récemment, où 40 étudiants me bombardaient de questions — et j'ai adoré: «*Où avez-vous étudié, le vrai secret, d'où sortez-vous?*» Ma réponse était: de la musique et puis c'est tout!

Enfant, vous étiez promise à une carrière de compositrice?
— J'avais cette mère, séduisante et autoritaire, qui nous formait, ma sœur et moi, comme on produit des virtuoses. Nous étions deux enfants prodiges. J'ai abandonné à 20 ans.

Et puis la revue L'Œil vous a engagée comme coursier...
— Je voulais comprendre comment les choses fonctionnaient dans ma propre ville, le commerce, la presse. On m'a vite confié des articles en décoration. J'avais déjà une passion pour la simplicité qui était bizarre pour l'époque [celle de l'après-guerre]. J'avais demandé à ma mère si je ne pouvais pas tout jeter dans ma chambre. Je lui ai dit: Je vais acheter des choses dans une boutique en bas, que j'aime bien. Ça s'appelle Knoll, KNO, deux L... — Ah bon, et c'est quoi? — Oh, presque rien, il y a cinq meubles...

Vous avez toujours démontré un instinct formidable de découvreuse. Est-ce que ça se cultive?
— Sûrement. Mes parents étaient incroyablement doués et eux-mêmes assez rebelles. Mon père était d'une famille très riche et puissante. Il parlait sept langues. Mais lui ne croyait pas au pouvoir et n'a jamais vraiment gagné sa vie. C'est étrange pour une petite fille d'être à la maison et il y a papa et maman qui sont là. Et qui discutent de choses étherées. Papa déclamaient des vers de Pouchkine en russe, maman écrasait une larme... C'était une ambiance assez incroyable. Une éducation qui m'a exposée anormalement à l'art et à développer en moi l'émotion, l'intuition, un terrain propice à l'imaginaire, et donc à la création.

Avez-vous un métier en vue, à 20 ans?
— Du tout, je n'avais aucune ambition. On me dit souvent: comment avez-vous entrepris cette carrière? Comment avez-vous grimpé toutes ces marches? Mais je n'ai rien entrepris, rien grimpé! J'ai fondé un bureau en 1978 et je lui ai donné ce nom d'Ecart, parce que je trouvais le mot joli. Mais aussi, je l'ai réalisé après-coup, parce que je me suis sentie à l'écart toute ma vie. Chaque fois, quand j'aimais quelque chose, ça choquait tout le monde, dans la peinture, dans le théâtre, dans la danse. J'ai été immergée dans l'avant-garde, j'y ai cru, j'ai suivi des tas de gens, que j'ai connus à leurs débuts (Bob Wilson, Merce Cunningham). En créant Ecart, j'annonçais officiellement: voilà, je ne m'intéresse à rien de ce qui intéresse les autres, mais tant pis, je travaille pour moi!

Avec le succès que l'on sait... Mais avant, dans les années 50, que faisiez-vous?

— Je suis entrée à Prisunic en 58 et là, avec Denise Fayolle, j'ai eu une action très forte, en demandant à des artistes émergents de faire des lithos qui se vendaient au prix d'une affiche. À l'époque, il y avait des «boutiques pour les pauvres». Les gens, quand ils étaient de bons bourgeois très riches, avaient besoin de penser qu'ils étaient supérieurs parce qu'ils avaient plus d'argent. Il fallait que ça se voie. C'était cela qui me faisait horreur, l'ostentation.

Si on vous demande quelle est votre profession?

— Eh bien, je ne sais pas répondre. Je suis quelqu'un qui a voulu réintroduire la beauté dans la vie quotidienne, réconcilier les pauvres et les riches, utiliser les matériaux les plus humbles du monde et les réconcilier avec les matériaux les plus sophistiqués et les plus chers, les confronter et les mêler: le ciment et la mosaïque italienne... Il faut bien finir par se dire «architecte d'intérieur», mais je sors de mon territoire. Je fais des choses qui n'ont rien à voir... apparemment. Parce qu'au fond tout est lié, et ça aussi est une pensée, taïste je crois, à laquelle je tiens.

Quand avez-vous senti que votre style prenait forme?

— Très tôt. Je n'ai pas du tout changé d'avis. J'ai toujours été très fidèle à retirer des choses. Soustraire, c'est vraiment cela que j'adore faire. Assez inconsciemment, c'est lié à une certaine capacité de méditation, de sérénité, de vraiment ôter les choses inutiles, ôter le petit détail charmant, l'affreux petit bibelot attendrissant. Elaguer, grouper, faire respirer les choses. Vous savez cette maladie très française des doubles rideaux avec, derrière, les rideaux et derrière encore, les persiennes. Tous ces signes de «soin», de «raffinement». C'est pas raffiné. C'est des nids à poussière, c'est mou, ça n'a pas d'esprit. Bien sûr que, si on dort mal avec de la lumière, il faut mettre quelque chose dans les fenêtres, mais il y a tellement de façons de le faire sans recourir à ces sinistres recettes. Il y a des recettes, en Europe, sur les façons de faire les intérieurs qui sont lugubres (deux canapés face à face, deux bougeoirs et une horloge au milieu sur la cheminée) et qui sont toutes à éliminer. Il faut aussi dire du mal du faux anglais XIX^e; ça envahit le monde et ça ne correspond à rien du tout!

En recherchant à ce point le dépouillement, n'avez-vous pas peur que tout devienne anonyme?

— Je suis revenue à l'ornement, mais j'aime le manier avec parcimonie, de façon théâtrale. Ce que je fais aujourd'hui est plus chaleureux qu'à l'époque de l'hôtel Morgan's de New York. Là, c'était la page blanche. Il a eu un succès incroyable, et pourtant il bouscule plusieurs règles de l'hospitalité. Il est vide, les couleurs ne sont pas des couleurs, les seuls décors sont des photos de Mapplethorpe. Mais il est habile, car plus confortable qu'il n'en a l'air: c'est la meilleure couette, le meilleur savon, dix mille détails qui ne sautent pas aux yeux. Et finalement, ce que je déteste le plus, c'est ce qui saute aux yeux. Ce que j'aime le plus, c'est d'entendre ce qu'une dame m'a dit: «*À la quatrième journée, j'ai commencé à découvrir toutes les petites surprises que vous nous faites.*»

Des surprises

dont vous êtes consciente?

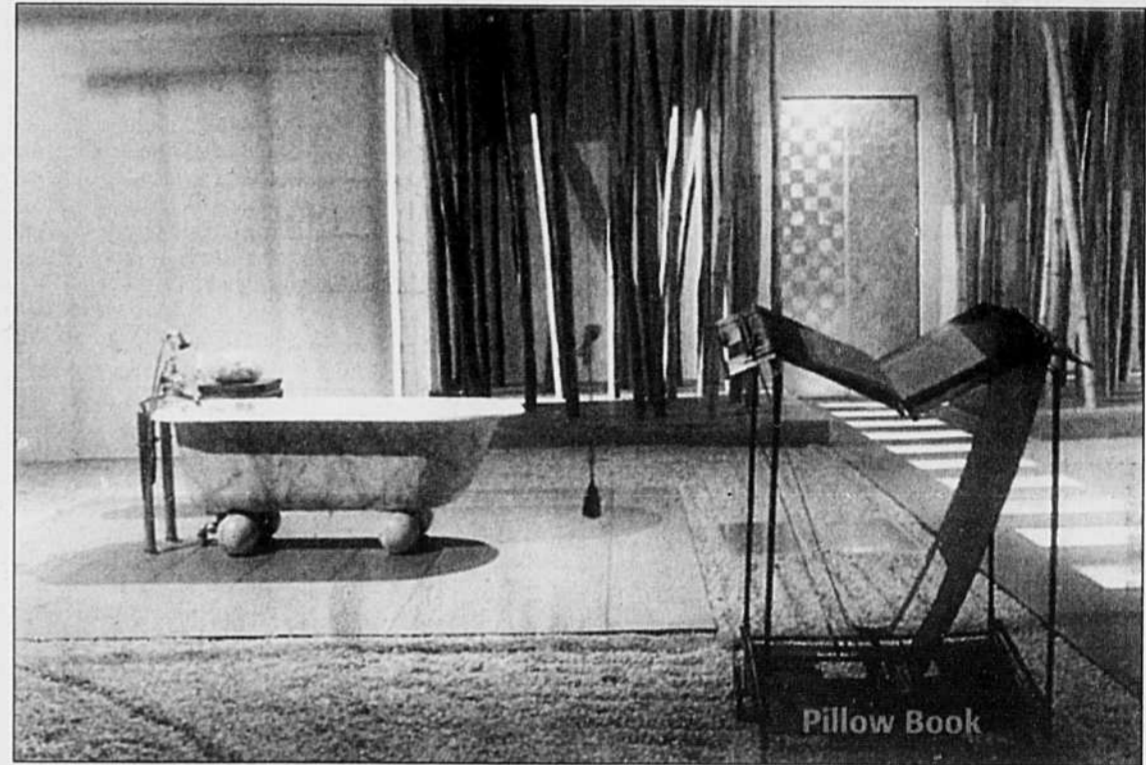
— Elles sont très intentionnées. Je veux créer des effets qui agissent sans bruit et à retardement.

Quel est le rôle de l'imaginaire dans votre travail?

— Je suis tellement visuelle qu'il y a toujours une histoire, j'adore les histoires. Une fois, j'avais à faire un bureau pour une femme très mégalo, très énervée sur son ego, et je me souviens d'avoir dit: oh! ça va être extrêmement intéressant, on va faire un escalier lumineux qui aura l'air beaucoup trop grand pour l'espace et qui sera là comme une sculpture. On ne comprendra pas où il va... Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça. Peut-être parce que la demande tacite de cette femme était de faire une chose surprenante? Quand ça marche, ce genre de choses, ça crée des



Le Concorde



Pillow Book

liens. Il y a une semaine, elle m'a téléphoné pour me dire qu'elle ne pouvait plus quitter son bureau, le soir, tellement elle a développé une «addiction» à cet espace.

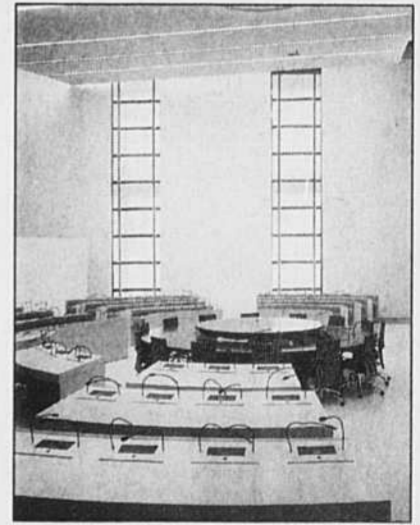
Et votre bureau, à vous?

— Je viens de rompre avec Ecart, qui continuera sous ce nom mais sans moi. La compagnie était passée de deux à 38 employés en dix ans, et on m'a conseillé de prendre un financier, avec qui les choses se sont mal passées. Il vise les hôtels à la chaîne...

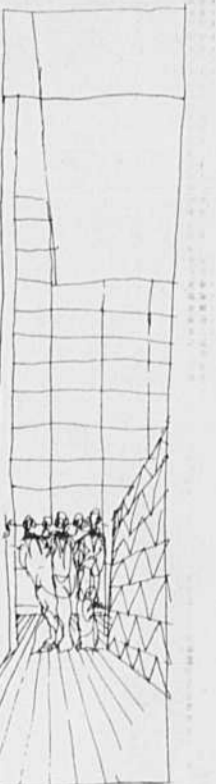
Vous voilà donc même à l'écart d'Ecart. Que comptez-vous faire, à présent?

— Justement, je vais travailler, pour Prisunic, etc., sur des choses à grande diffusion, à très bon marché, très simples et belles, qui plaisent à tout le monde et qui sont sans prétention. Le premier objet est un portant, lancé cet automne pour le catalogue des Trois-Suisses. Car je suis contre les placards, tellement chers et ramasse-poussière. J'adore l'idée des portants à la japonaise, qu'on met dans l'entrée, n'importe où, et d'où les choses pendent à l'air libre.

L'air libre qui reste, décidément, votre élément...



Salle de conférence



Galerie de l'Institut de Design Montréal

390, rue Saint-Paul Est
Marché Bonsecours
Montréal (Québec)
Canada H2Y 1H2
Téléphone : (514) 866-1255

Galerie

IDS

Galerie D'ICI D'AILLEURS
Vitrine unique
OBJETS DESIGN... POUR VOUS!

Pour acheter, collectionner ou, simplement, regarder...

Heures d'ouverture
Du lundi au samedi : 11h à 18h
Dimanche : 11h à 17h